Poèmes rustiques

tirés des « Papillotos » de J. Jasmin

et librement interprétés en vers français

PAR

ALEXANDRE WESTPHAL

L'Aveugle de Castel-Culier.
Mon Voyage à Marmande. — Françonnette.
La Semaine d'un Fils. — Les Deux Jumeaux.
Marthe la Folle.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
BIBLIOTHÈQUE DES LANGUES ROMANES

CAHORS

A. COUESLANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1, RUE DES CAPUCINS

1898

LI 10-107

D292 014697

Poèmes rustiques

tirés des « Papillotos » de J. Jasmin

et librement interprétés en vers français

PAR

ALEXANDRE WESTPHAL

L'Aveugle de Castel-Culier.
Mon Voyage à Marmande. — Françonnette.
Semaine d'un Fils. — Les Deux Jumeaux.
Marthe la Folle.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
BIBLIOTHÈQUE DES LANGUES ROMANES

CAHORS

A. COUESLANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1, RUE DES CAPUCINS

1898

LI 10-107

D292 014697

[illegible] 542

à Monsieur le professeur Chabanneau

Hommage de reconnaissance
et respectueuse affection.

Alexandre Desrousseaux

25 Sept. 1898.

POÈMES RUSTIQUES

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires
sur papier alfa surfin, numérotés à la presse.

L.87
J3-42

ÉDITION DU CENTENAIRE DE JASMIN

Poèmes rustiques

tirés des « Papillotos » de J. Jasmin

et librement interprétés en vers français

PAR

ALEXANDRE WESTPHAL

CAHORS

A. COUESLANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

I, RUE DES CAPUCINS

1898

MANDADIS

I FELIBRE DE PROUVÈNÇO E DE LENGADÒ

Messiés, perdounas-me ; se Diéu m'avié fa libre
De causi moun mestié, sariéu nascu felibre.
Vosto Muso, l'ame d'amour ;
Mai sa lengo tant clarinello
Es per iéu coumo lis estello
Que blanquejon dins la liuenchour !

E pamens me fai gau de legi si pouëmo ;
E sempre dins mis iue mountoun quàuqui lagremo,
Quand me remembre, à jour fali,
Vo li plagnun de Françouneto,
Vo li frisoun de Marieto,
Vo la cansoun de Magali.

Cantas, cantas toujour, felibre de Prouvènço !
Vai, t'oublidarai pas, lengo de ma jouvènço !
Aurai soulas en me pensant
Que, se lou sort que nous coumando
A fa ma Muso francimando,
Parlo de tu i Franciman !

ALEXANDRE WESTPHAL.

Villa-Louise.

C'est une étrange destinée que celle de notre vieille langue d'oc, sœur de l'espagnole et de l'italienne, harmonieuse comme elles, et comme elles digne de prendre rang parmi les langues de l'Europe moderne.

Née sur les ruines de l'empire romain, formée pendant les jours amers des guerres sarrasines, la langue d'oc fut d'abord la langue d'un peuple qui lutte pour son indépendance. Sa poésie fut toute de sentiment, et le lyrisme du midi de la France jeta un si vif éclat, que sa renommée franchit les Pyrénées, les Alpes et monta jusqu'au Rhin. Les chants de ses troubadours, dont s'inspirait Pétrarque, furent une des sources les plus fécondes de la poésie lyrique des temps modernes. Mais elle ne devait pas tarder à voir ses espérances ruinées et ses enfants dépossédés de leur brillant héritage poétique.

Déjà le Midi, accablé par ses luttes religieuses et politiques, fléchissait sous l'oppression du vainqueur. Son autonomie lui échappait; sa liberté de conscience lui était arrachée par le feu et le sang. La Muse épouvantée s'envola vers l'Italie; et, si quelques fleurs d'une poésie timide osèrent percer çà et là la cendre encore chaude des bûchers, elles furent bientôt flétries par le souffle de l'Inquisition.

Puis vint la Renaissance.

Tandis que les lettres françaises entraient à pleines voiles dans l'ère moderne, la langue d'oc resta dans l'ombre. A cette époque d'indécision qui suivit les défaites méridionales et l'invasion de la langue conquérante, que lui manqua-t-il ? un chef-d'œuvre. Comme la maison de Pindare respectée par les destructeurs de Thèbes, la langue d'oc serait restée debout, si elle avait été consacrée par le génie. Mais le génie vint trop tard. La Renaissance, transportant du Midi au Nord l'éclat littéraire de notre patrie, jeta le voile du discrédit sur les dialectes méridionaux. Désormais la langue des Troubadours et des Albigeois était la langue du vaincu, le jargon du vulgaire, le patois.

Proscrite, la langue d'oc survécut dans l'âme du peuple, et parfois l'on vit une flamme poétique s'échapper encore du foyer mal éteint. Poètes gracieux et faciles, aucun d'eux n'avait ce « *nescio quid* » qui entraîne les cœurs après lui. Il était réservé aux félibres de notre époque de ramasser la lyre des anciens troubadours et de réveiller à ses accents nos populations oublieuses. Ils ont chanté, et le Midi a senti comme un parfum de son antique noblesse qui passait sur lui. La muse méridionale a repris son vol, et moins d'un demi-siècle a vu s'effectuer ce qu'Alphonse Daudet appelle « le glorieux renouveau de la langue romane ».

Il serait intéressant de faire ressortir, auprès du mérite littéraire de cette renaissance inattendue, son caractère populaire et moral, qui entoure d'une auréole si sympathique le génie de ses initiateurs ; mais ce n'est pas ici le lieu. Qu'il nous suffise de dire que les félibres ont rendu sa poésie populaire à notre Midi, qui l'avait perdue. En lui parlant dans sa langue des gloires de son passé, ils intéressent le peuple au développement d'une saine littérature, pleine de fraîcheur et d'élévation ; enfin, par leurs des-

criptions merveilleuses des splendeurs du pays natal, ils apprennent à nos populations privilégiées à comprendre et à aimer la patrie.

Parmi les hommes qui ont pris part à cette œuvre de relèvement, le premier en date et l'un des premiers par le mérite est Jacques Jasmin, le poète agenais. Depuis les jours glorieux mais fugitifs de Cortète et de Goudouli, aucun effort n'avait été tenté pour rendre à la langue d'oc sa dignité d'autrefois. Ceux qui l'écrivaient s'en excusaient, ou se servaient d'elle pour amuser et donner un tour plaisant à des bouffonneries vulgaires. Semblable à ces princesses de l'antiquité que le sort des armes livrait à la servitude, la langue d'oc, corrompue par cinq siècles d'abaissement, avait, suivant l'expression d'un savant philologue, « contracté les vices de l'esclave ».

Alors parut Jasmin ; fils du peuple, fier de sa langue, amoureux de sa terre natale. Il s'écria :

« O ma lengo, toût me zou dit,
Plantarey une estèlo à toun froun encrumit ! »

et l'étoile qu'il mit au front de la noble déshéritée fut le premier diamant de sa couronne poétique.

Transfigurée par le génie, la langue d'oc se dégagea de sa trivialité pour devenir l'expression d'une poésie naïve, touchante et frappée au coin d'une inspiration toujours élevée. L'âme méridionale se retrouve dans les poèmes de Jasmin, replacée dans son cadre pur et lumineux, qui fait penser à la Grèce et donne à ses accents le charme souverain de la réalité.

C'est là le cachet de sa poésie comme celui de la poésie des félibres en général : à travers la diversité des inspirations, c'est leur pays qu'ils ont chanté. Voulez-vous connaître le Midi ? Il est tout entier avec ses harmonies et ses contrastes, son ciel, sa couleur et sa vie, dans les grands élans d'un Mistral, dans la passion d'un Aubanel, dans la verve naïve d'un Roumanille, dans le charme attendri d'un Jasmin. C'est le soleil de la Provence, dont ils ont su glisser quelques rayons dans leurs œuvres ; rayons qui suffiront pour écarter à jamais de leurs noms les ombres de l'oubli.

Pour ce qui est de leur langue, quel que soit le sort que l'avenir lui réserve, elle peut désormais mourir tranquille : les félibres ont élevé à sa mémoire un impérissable monument.

L'Aveugle de Castel-Culier

L'AVEUGLE
DE CASTEL-CULIER*

I

Du pied de la haute montagne
Où se dresse Castel-Culier,
Au temps où le pommier, le prunier, l'amandier
Blanchissaient au loin la campagne,
On entendit, un beau matin,
Veille de Saint-Joseph, chanter ce chant d'hymen :

« Les verts sentiers devraient fleurir,
» La jeune épouse va sortir ;
» Devraient fleurir, devraient mûrir,
» La jeune épouse va venir **! »

* Le poème qu'on va lire a été traduit en anglais par Longfellow. C'est une histoire vraie. Marguerite a vécu, et l'on montre encore la chaumière isolée où l'aveugle attendait et priait, et tressaillait au moindre bruit, croyant toujours reconnaître le pas de son ami.

** Ce refrain, conservé par la tradition, est un fragment de poésie du moyen âge. Les jeunes filles et les jeunes garçons du pays le chantent encore aux veilles de noces.

Et le vieux *Te Deum* des humbles mariages
Semblait descendre des nuages,
Quand soudain un essaim joyeux
De fillettes en blanc, fraîches comme l'aurore,
Chacune avec son amoureux,
Sur le bord du rocher vient l'entonner encore.
On dirait, à les voir si voisines des cieux,
De folâtres lutins qu'un dieu rieur envoie
Pour égayer le monde et nous porter la joie !
Ils prennent l'élan,
Les voilà, courant,
Qui vont dévalant
Par la route étroite
De la côte droite,
Ils vont dévalant
Jusqu'à Saint-Amant ;
Et la farandole
Se déploie et vole,
Court comme une folle,
Toujours en chantant :

« Les verts sentiers devraient fleurir,
» La jeune épouse va venir ;
» Devraient fleurir, devraient mûrir,
» La jeune épouse va sortir ! »

C'est Baptiste qui passe ; il conduit sa future
Moissonner pour l'autel des gerbes de verdure.

Point de brouillard dans l'air ; un soleil d'or reluit
Au fond d'un azur sans nuages ;
Dans la verte campagne aux odorants ombrages,
Un zéphyr printanier bruit.

Ah ! quand la sève en fleurs déborde du feuillage,
Que c'est beau, que c'est frais, une noce au village !
Au bruit des chants, au bruit des chœurs
Dont la voix amollit et chatouille les cœurs,
Un vol de fillettes,
Fraîches, guillerettes,
Un vol de garçons,
Gais comme pinsons,
Se taquinent,
Se calinent,
Se lutinent,
Se cherchent des yeux ;
Ils courent, s'appellent,
Dansent, se querellent,
C'est à qui rira le mieux !
Tandis qu'Angèle, l'étourdie,
S'élance en avant et leur crie :
« Ceux qui mettront sur moi la main

Fêteront l'hymen,
Demain ! »

Tous de la suivre à perdre haleine,
Et tous de l'attraper sans peine,
Et de porter sur elle une timide main,
Pour toucher sa couronne et sa robe de lin.

..... Loin des fillettes si rieuses,
Si gentilles et si joyeuses,
Loin de ton cortège chantant,
Muet, l'œil éteint, le front triste,
A quoi rêves-tu donc, Baptiste ?
Ta future est riche pourtant !
Crains-tu qu'Angèle soit trop belle
Pour te rester toujours fidèle ?
Crains-tu..... mais non ! fille en défaut
Ne porte pas le front si haut !
Quels fiancés ! jamais une caresse.
A les voir aussi froids, raides, indifférents,
On les croirait..... de grandes gens !
Baptiste, qu'as-tu donc ? pourquoi cette tristesse ?

Ah ! c'est que là, dans ce chalet
Assis au flanc de la colline,
Entre les prés et la forêt,
Demeure l'aveugle orpheline.

Et, l'an dernier, au mois de Mai,
Dans les fêtes de nos campagnes,
Marguerite, entre ses compagnes,
Etait la plus jolie, et Baptiste l'aimait !
L'amour, cet enjôleur de l'âme,
Les brûlait d'une ardente flamme ;
Pour leur noce déjà l'on décorait l'autel :
Tout à coup, un fléau cruel,
Une plaie affreuse et subite
Ota la vue à Marguerite.
Un père impitoyable à leurs vœux resta sourd.
Leur bonheur s'envola, mais non pas leur amour.....
Persécuté chez lui, Baptiste prit la fuite.
Mais il fut bientôt de retour !
Pour un peu d'or qui le fascine
Et séduit son cœur incertain,
Il épouse Angèle demain,
Pensant toujours à l'orpheline !...

Soudain, de sa voix argentine,
Angèle dit : « Voyez là-bas,
C'est Jeanne la boiteuse ! » En effet, pas à pas,
Lente, et par la vieillesse écrasée et blanchie,
Une femme, dans la prairie,
S'avance vers les amoureux.
Toute la troupe alors se lève,
Et, comme un vol d'oiseaux qu'un coup de vent soulève,

Ils courent vers la vieille et l'entourent, joyeux.
Ah ! c'est que Jeanne la boiteuse
Est une aimable devineuse,
Qui prédit l'avenir sans se faire prier :
A l'une, elle promet un galant cavalier,
A l'autre, un prochain mariage,
Aux époux, un heureux ménage,
Et son savoir incontesté
Dans tout le pays est vanté.

Mais cette fois-ci, la sorcière
A pris un visage sévère.
Sous ses blancs sourcils, ses yeux ronds
Fixent Baptiste qui chancelle,
Saisi d'une angoisse mortelle,
Quand la vieille aux regards profonds
Met en croix deux brins de verdure,
Et, s'approchant de la future,
Lui dit en lui prenant la main :
« Dieu veuille, insouciante Angèle,
» Qu'en épousant Baptiste l'infidèle,
» Tu n'ouvres pas une tombe demain ! »

Elle dit. A ces mots, la troupe qui s'alarme
Voit de ses yeux flétris s'échapper une larme.
Mais, sur un clair ruisseau, pur comme un diamant,
Que peut une goutte d'eau trouble ?

La fête attristée un moment,
S'égaye, et reprend, et redouble ;
Baptiste seul est pâle comme un mort.
Et la farandole
Se déploie et vole,
Court comme une folle,
En chantant plus fort :

« Les verts sentiers devraient fleurir,
» La jeune épouse va venir !
» Devraient fleurir, devraient mûrir,
» La jeune épouse va sortir ! »

II

Et, par la souffrance amaigrie,
Plus pâle mais toujours jolie,
L'aveugle, avec mélancolie,
S'entretenait de ses amours :

« — Il doit être arrivé... Jeanne, depuis trois jours,
» Ne parle plus de lui ! Je tremble à la pensée
» Qu'il pourrait être ici sans voir sa fiancée,
» Lui, l'ami de mon cœur, mon soleil, mon printemps !
» Il sait que seule, hélas ! depuis six mois j'attends,
» Que depuis son départ j'ai compté les instants,
» Et que, pour rassurer ma craintive tendresse,
» De revenir fidèle il m'a fait la promesse !...
» Que me restera-t-il, si Baptiste me fuit ?
» Un mal brise ma vie et me la rend affreuse :
» Pour d'autres il fait jour, mais pour moi, malheureuse,
» La nuit, toujours la nuit !...
» Sans lui, comme il fait sombre ! Ah ! que mon âme est triste !
» Que je souffre, mon Dieu ! Quand donc revient Baptiste ?
» Quand il est près de moi, quand l'amour radieux
» Inonde nos deux cœurs de sa clarté divine,

» Que m'importe un ciel bleu qu'un soleil illumine ?
» Le ciel est dans mon cœur, et je ferme les yeux !
» Loin de moi l'angoisse cruelle !
» J'oublie et terre et ciel, tout ce que j'ai perdu,
» Quand, au sein de ma nuit, Baptiste m'est rendu.
» Seule, je pleure et me rappelle !...

» Baptiste, que fais-tu ? Marguerite t'appelle !
» Brin de lierre rampant et détaché du tronc,
» Loin du bras protecteur, je végète et me traîne,
» O reviens ! par pitié, viens alléger ma chaîne !
» On dit qu'on aime mieux quand on est dans la peine ;
» Et quand on est aveugle donc !

» Qui sait ? m'aurait-il délaissée ?
» Qu'ai-je dit, malheureuse ! Ah ! mieux vaudrait mourir !
» Bon Dieu ! quelle horrible pensée !
» Je tremble, chassons-la !... Baptiste va venir,
» Il va venir, suis-je pas folle ?
» Il m'en a donné sa parole !
» Sans doute un retard imprévu,
» Des soins, un accident peut-être,
» L'empêchent de venir conter ce qu'il a vu,
» Et s'accouder, rêveur, au bord de ma fenêtre...
» Mais qu'entends-je ? Mon cœur, ne me trompes-tu pas ?
» Il entre ! O ciel ! c'est lui ! Je reconnais son pas ! »

Et la porte s'ouvre, bruyante ;
Et Marguerite frémissante,
Se lève, ouvre les bras, fait un pas en avant...
Mais Paul, son jeune frère, entre seul en criant :
« Elle a passé, la mariée,
» J'ai vu sa noce, moi, là-bas ;
» Pourquoi n'es-tu pas conviée ?
» Nous seuls ne nous y trouvons pas !

» Comme elle était jolie, Angèle ! »
Angèle ! l'aveugle a blémi :
« — Enfant, qui donc épouse-t-elle ?
» — Mais c'est Baptiste, ton ami ! »

L'aveugle étouffe un cri, n'en dit pas davantage.
La blancheur du linceul s'étend sur son visage ;
Et ce seul mot, tombé des lèvres de l'enfant
Comme un éclat de foudre en un ciel sans nuage,
Vint dans son cœur, sans battement,
Suspendre la vie un moment.
On eût dit, à la voir debout près de son frère,
Une vierge de cire habillée en bergère...

Cependant le joyeux refrain
La rappelle à son noir chagrin.

« Tiens, les échos en retentissent
» Ma sœur ! Les entends-tu chanter ?
» Grand Dieu ! comme ils se divertissent !
» S'ils venaient au moins t'inviter,
» Je mettrais ma belle chemise
» Et ma veste de toile grise...
» Peut-être viendront-ils demain :
» C'est à sept heures du matin
» Qu'aura lieu la noce, à l'église. »
» — Sept heures ! C'est bien, j'y serai ;
» Et si c'est lui, je le saurai »
Se dit en son cœur Marguerite,
Qu'une inspiration subite
Eclaira d'un rayonnement.
« Console-toi, mon Paul, nous irons au village ;
» Nous en sommes du mariage !
» Mais laisse-moi seule un moment ! »

Paul, consolé, sortait gaîment,
Quand sur le seuil de la chaumière
Apparut Jeanne la sorcière.

« Sainte Vierge ! quelle chaleur !
» J'étouffe ! Je suis harassée.
» Mais toi, qu'as-tu ? pâle et glacée,
» Dis, t'est-il arrivé malheur ?

» — Oh non ! j'entends chanter la noce sur la route,
» Les chants d'hymen me font rêver !
» Et, toute à mon bonheur, j'écoute,
» En songeant que mon tour va bientôt arriver.
» T'en souvient-il ? dans ta demeure,
» Le soir où Baptiste partit :
» C'est pour Pâques ! nous as-tu dit ;
» Et le bonheur par toi prédit
» Arrive toujours à son heure ... »
La vieille l'écoute et pâlit.
« Mais tu ne réponds pas ? Et Baptiste ? Je gage
» Qu'il maudit la lenteur de notre mariage.
» Peut-être viendra-t-il me surprendre, demain !... »
Jeanne frémit, lui prend la main :
« Ton cœur parle trop ! Fais-le taire,
» Ma fille, au bonheur sur la terre
» Il ne faut pas s'accoutumer ;
» Crois-moi, demande à Dieu de ne pas tant l'aimer !
» — Lui ? Plus je prie et mieux je l'aime !
» Pourquoi voudrais-tu m'en blâmer ?
» Baptiste n'est-il plus le même ?
» Ne sommes-nous plus fiancés ?... »

Jeanne ne répond pas. Tout est dit ; c'est assez.

Son pauvre cœur alors se ferme à l'espérance.
Pour dissimuler sa souffrance,

Elle prend des airs innocents ;
Elle cause pluie et beau temps,
Elle rit, l'enfant désolée !
Et la sorcière, ensorcelée,
Voit son calme et le tient pour vrai ;
Si bien qu'en la quittant, la vieille consolée
Dit : Elle ignore tout, et je la sauverai !

Pauvre Jeanne la prophétesse,
Malgré tout ton désir, ce soir,
Tu ne l'es pas, devineresse !
Et ce matin, dans ta tristesse,
Tu l'as été sans le vouloir !

III

De la cloche déjà les appels se répandent
Dans la plaine ; et l'aurore, arrivant lentement,
Voit que, dans deux maisons, deux fillettes l'attendent,
Et l'attendent différemment.

L'une, reine d'un jour, de flatteurs s'environne,
Place son voile et sa couronne,
Orne de fleurs ses cheveux noirs,
Et se décore et se pomponne,
Et se mire dans ses miroirs.

L'autre, aveugle, dans sa chambrette,
N'a ni couronne ni bouquet.
A tâtons, dans une cachette,
Tremblante, elle prend un objet,
Et sans oser tourner la tête,
Le cache sous son mantelet.

L'une, insouciante, légère,
Au bruit des baisers

Et des chants légers,
Part sans avoir fait sa prière.

L'autre, le front mouillé d'une froide sueur,
Voit la mort se pencher sur elle
Et dit tout bas, pendant que son frère l'appelle :
« Pardonne, pardonne, ô Seigneur ! »

Elle part, la jeune orpheline,
Son frère la tient par la main ;
Vers l'église sur la colline,
Les yeux fermés, le front serein,
Pâle et muette, elle chemine.
Une odeur de laurier, qui la fait frissonner,
Parfois la vient environner.
Au ciel, la brume éteint l'aurore purpurine,
Le temps s'est couvert, il bruine.

Auprès de ce joli château *,
Palais de vieille architecture,
Favorisé de la nature
Et décoré d'un nom si beau,
Une église au manteau de lierre
Est assise au pied du rocher.

* Le château de Saint-Amans, situé dans le vallon de Castel-Culier.

Plus que le manoir, elle est fière
De son faîte béni, de l'antique clocher,
Et de sa vieille tour de pierre
Où la chouette vient nicher.

« Paul, finis avec ta clochette » !
Dit l'aveugle. « Est-ce loin ? Je crois que nous montons ?...
» — Nous y voici, nous arrivons.
» N'entends-tu pas chanter sur le toit la chouette ?
» Que son chant est lugubre ! il me fait tressaillir !...
» T'en souviens-tu, ma sœur, quand notre pauvre père
» Te dit à son heure dernière :
» Marguerite ! je sens que ma fin va venir,
» Garde bien Paul, au moins, car je m'en vais mourir !
» Il pleurait, nous pleurions près du lit mortuaire.
» Alors sur notre toit la chouette a chanté ;
» Et notre père, mort, par ici fut porté.
» Tiens ! voilà son tombeau. Pourquoi vas-tu si vite ?
» Pourquoi m'embrasses-tu si fort ?... Ah ! Marguerite !
» Entrons ! la noce va venir.
» Mais tu trembles ! mon Dieu, tu vas t'évanouir ! »

Marguerite s'arrête et se sent défaillir.
Elle entend une voix de la tombe sortir :
« — Ma fille, que fais-tu ? » — Par ce spectre hantée,
Elle frémit, recule, elle est épouvantée.

Mais Paul, qui veut entrer, la tire par le bras
Et lui fait faire quelques pas.
Déjà, la malheureuse fille
Sent craquer le laurier sous ses pas chancelants.
Elle heurte du front, pendant que Paul babille,
La couronne de lilas blancs
Tressée en l'honneur des amants...
C'en est trop ! Elle est folle et plus rien ne l'arrête.
Que Baptiste vienne ! Elle est prête.
Dans l'église entr'ouverte ils se glissent sans bruit,
Et l'ombre des piliers sur eux étend sa nuit.

Enfin l'airain gronde,
Et sa voix inonde
La plaine, où le monde
Attend son signal.
La cloche résonne,
Appelle et bourdonne,
Et l'écho fredonne
Un chant nuptial.

Tandis que sur la plaine, où l'averse ruisselle,
Un soleil sans rayons jette un éclat blafard.
Cependant nul n'est en retard.
La noce arrive, et derrière elle
La foule entre, et se presse, et s'entasse au hasard.
Les murs sont pavoisés ; la fête est sans pareille.

La jeunesse, éblouie, admire et s'émerveille.
Il faut croire pourtant que la félicité
S'unit malaisément à l'infidélité,
Car, stupide et muet, triste comme la veille,
Baptiste pense aux mots terribles de la vieille !

A genoux près de lui, muette de bonheur,
Angèle est tout entière au plaisir d'être belle.
Elle voit tous les yeux se diriger sur elle,
Et de tous les côtés un murmure flatteur
S'élève, l'environne et lui ravit le cœur.

Cependant chacun fait silence,
Car déjà la messe commence.
Le prêtre est à l'autel. Il a béni l'anneau,
Que Baptiste saisit d'une main hésitante.
Avant de le glisser au doigt de son amante,
Un mot, à son hymen, doit mettre un dernier sceau...
Il l'a dit ! Mais soudain, à cet instant suprême,
Une voix bien connue a crié : « C'est lui-même ! »
Et tout d'un coup, aux yeux du peuple stupéfait,
Le confessionnal s'ouvre et l'aveugle paraît :
« Tiens, Baptiste ! » dit-elle, « achève ton forfait !
» Puisque tu veux ma mort, attends que Marguerite
» Te donne sur l'autel son sang pour eau bénite ! »
Elle dit, et s'élance un poignard à la main...

Mais, sans doute, elle avait son ange pour escorte,
Car son angoisse fut si forte,
Qu'avant de se frapper le sein,
La malheureuse tomba morte !

Quand vint le soir, au lieu des chœurs,
Des morts on chantait la prière ;
Un cercueil noyé sous les fleurs
Cheminait vers le cimetière,
Et, sur deux rangs, marchaient derrière
Les fillettes toutes en pleurs.
Nul ne songeait plus à sourire ;
Tout le village en deuil pleurait et semblait dire :

« Les verts sentiers devraient gémir,
» La belle morte va venir !
» Devraient gémir et se flétrir,
« La belle morte va sortir ! »

Mon voyage à Marmande

MON VOYAGE

A MARMANDE

A un Monsieur dégoûté
de la vie, à 24 ans.

Que j'ai frémi, Monsieur, avant de vous écrire !
Quel étrange billet vous m'avez envoyé !
Quoi, vous ? jeune homme heureux que tout le monde admire,
Vous ? de vivre, déjà, vous êtes ennuyé ?
Quel est le songe creux dont vos nuits d'insomnie
Avaient tissé la trame d'or ?
Aviez-vous donc rêvé d'embellir votre vie,
Au gré de votre fantaisie,
Et d'amour, et de poésie,
Et de gloire, et... que sais-je encor !
Vous comptiez sans votre hôte ! et vos regards avides,
Vos vœux et vos regrets ont été superflus :

— La pomme d'or des Hespérides
Est un fruit qu'on ne cueille plus ! —
Mais quoi ! las de vous-même et de vos rêveries,
Comme on sort d'un jardin où les fleurs sont flétries,
De ce monde si beau vous sortez tristement,
Et vous venez, l'œil morne et l'âme inassouvie,
Sans espoir comme sans envie,
Vous asseoir sur le seuil en maudissant la vie ?
Ah ! Monsieur, levez-vous ! rentrez-y promptement !
Le temps est court, la vie est brève,
Vous rêvez trop en grand ! émondez votre rêve ;
Vers l'homme qui vit simplement,
Le bonheur accourt sans rien dire.
Le proverbe n'est pas menteur :
Grand rêve chasse le bonheur,
Petit rêve toujours l'attire.

Voyez-moi vivre, moi, Jasmin.
Du plus petit plaisir je fais une aventure.
Si quelque ami m'invite, et si j'ai dans la main
Quelques écus : vite, en voiture !
Il me semble que jamais roi
N'a fait plus de frou-frou que moi.
Course à la montagne, à la plaine,
Tous les plaisirs valent la peine.
Et souvent l'on m'attend là-bas,
Qu'un rien, un simple fil de laine,

Fait qu'ailleurs je porte mes pas.
Tenez, de mon dernier voyage
Écoutez le récit. Je gage,
Pour si blasé que vous soyez,
Que vous rirez, oui, vous, qui jamais ne riez !

Sur les coteaux fleuris qui leur servent de trône,
On voit, vous le savez, de Toulouse à Bordeaux,
Des villages et des hameaux,
S'échelonner au bord des eaux,
Et se mirer dans la Garonne.
L'un d'entre eux s'appelle le Mas.
Or je vous dirai, sans plus de mystère,
Que mon vieil ami, percepteur au Mas,
Est un percepteur comme on n'en voit guère,
Est un percepteur comme on n'en voit pas.
Les vers gascons sont sa toquade.
Il vous en sait une enfilade !
Et les prend pour argent comptant ; c'est à tel point
Que lorsque un paysan-poète
Est court en le payant, pour acquitter sa dette,
Avec quatre couplets il lui fait son appoint.

Un jour il m'écrivit : — « Poète, à Fauguerolle,
» Grande noce demain ! Allons, pars aujourd'hui.
» Viens ! un cheval, sur ma parole,
» T'attendra toute cette nuit. »

Une noce ! Ah ! Monsieur, comme à ce son de cloche
J'eus bientôt mis en ordre et fermé mon tiroir !
Papillottes, tombez ! Adieu, peigne, rasoir ;
Ce soir, en grand seigneur, je vais prendre le coche,
Je reviens dimanche, au revoir !
Et de fait, encaqués dès sept heures sonnées
Dans une diligence aux formes surannées,
Nous roulions par monts et par vaux,
Au galop de quatre chevaux.
Des éclairs de chaleur nous prenant par derrière
Éclairaient l'horizon de leurs pâles reflets ;
Et je pus voir à leur lumière
Que nous étions six, tous muets
Comme poissons dans la rivière.

Cependant un régent, qui faisait le malin,
Se mit à nous parler d'Agen.
Puis, chacun dit son mot sur les saisons, les lunes,
Les chanvres et les blés, les raisins et les prunes,
Les vers et les chansons ; enfin,
Ils arrivèrent à Jasmin.
Moi, blotti dans mon coin, je tenais mon haleine....
Ils n'étaient pas des miens, ceux-là ! car, sans façons,
Ils se moquaient des vers gascons.
Ma muse n'obtint là que dédain pour sa peine.
Plus souvent qu'à son tour, le régent, — un vrai sot, —
Me décochait un trait du fond de son jabot ;

Et les autres de rire en ajoutant leur mot.
Pauvre poète, me disais-je,
Où viens-tu te fourrer avec tes vers patois ?
Dans un club de régents de Cahors !... me trompais-je ?
A ce même instant, une voix,
Une adorable voix de femme,
Laissa tomber pour moi quelques mots si charmants,
Qu'ils couvrirent de fleurs ces mauvais compliments.
Ciel, avec quel talent, quel charme, cette dame
Faisait valoir mes vers ! Quand, pour nous attendrir,
Elle dit : *Il me faut mourir !*
Il semblait, à la voir y mettre tant de flamme,
Que l'orgue de l'amour résonnait dans son âme
Et que, pour célébrer les amères douleurs,
Elle avait des oiseaux les accents enchanteurs.
Hors de moi : — « Femme ! femme ! avant que tu nous laisses
» Je veux que tu me reconnaisses ! »
Et j'allais me nommer. La trompette sonna ;
Le pavé de Tonneins sous nos pas résonna.
On s'arrête, on cause, on dételle ;
A la lumière d'un bazar,
Je vois quelques amis passer ; je les appelle,
Ils me touchent la main, me nomment !... On repart.

Lui ! — Mes compagnons de voyage
En apprenant mon nom changèrent de couleurs.

On eût pu voir, sur leur visage,
Monter différentes rougeurs !
Entre eux plus de gaieté railleuse,
Plus de propos malicieux.
De m'avoir tant vanté, la dame était honteuse ;
De s'être tant moqué, honte avaient les messieurs.
Moi, je riais tout bas de leur mine piteuse,
Sans orgueil ni dépit, venant de remarquer
Que la critique alors devenait louangeuse
Et que la louangeuse allait me critiquer.
— « Messieurs, dis-je, c'est sans rancune,
» Rions-en ! » — Le mot fit fortune ;
De son trouble bientôt chacun se fut remis.
On se prit à causer comme entre vieux amis.
— « Poète, une chanson là-dessus ? » « C'est promis !
» Mais je n'ai qu'un couplet... » — « Bah ! dit toute la bande,
» Les deux autres couplets te viendront sans commande !... »
Tout à coup, le bruit du grelot
S'arrête, et j'aperçois des malles, un fallot,
La porte s'ouvre toute grande,
La noce me revient, je m'élance et demande :
Est-ce Fauguerolles bientôt ?... »
— « Hé ! mon pauvre Monsieur ! vous êtes à Marmande ! »
— « A Marmande, grand ciel ! Qu'ai-je fait, quel malheur !
» Et mon cheval, mon percepteur ? »

Dans l'auberge tous m'environnent,
Me taquinent et me questionnent,
Et le régent, d'un ton qui valait un soufflet,
Me dit : — « En voilà bien pour ton second couplet ! »
Je riais. — Mais mon rire était une grimace,
Car j'entendais dehors l'averse ruisselant.
Mais que faire ! — A table on prend place,
Et toujours le régent m'agace,
Et sur mon cheval me tracasse,
Entre la poire et le vin blanc.
— Exécrable régent, je vais t'apprendre à rire !

Je cherchais à quel plan je devais m'arrêter,
Quand deux yeux semblèrent me dire :
— « Qui sait lire sait écouter,
» Poète, quelques vers avant de nous quitter ! »
Et le régent malin qui l'avait devinée :
— « Dis-lui quelque morceau pour finir ta chanson !... »
Alors me vint une pensée,
Bien digne d'un démon, disons mieux : d'un Gascon !
Le bateau n'est plus loin ; ils sont tous à l'attendre ;
Le temps est trop mauvais pour qu'ils puissent l'entendre,
Il est tard, tout est clos, pas de pendule.... Bon !
Je leur dirai des vers. — Deux mots dans la coulisse
Ont fait de l'hôte mon complice. —
Je ferme bien la porte et, suivant leurs désirs,
Je commence : *Mes Souvenirs.*

O mes doux *Souvenirs !* avec quel artifice
Je déclamais vos vers pour les faire durer !
Je les disais d'une voix lente,
Tour à tour joyeuse et dolente ;
Car, pour les mieux tous enferrer,
Je les faisais rire et pleurer.
Ainsi tous rirent et pleurèrent,
Et d'autres vers me demandèrent,
Mais mon coup était fait et je me fis prier.
A quoi bon des chansons nouvelles ?
Ne voyais-je pas les chandelles
Se mourir sur leur chandelier !

Je frappe sur la table, et la servante arrive
Avec un air abasourdi.
— « Quand donc part le bateau ? » le gros régent lui dit :
— « Le bateau ?... Mais, Monsieur, il touche à l'autre rive :
» Depuis une heure il est parti ! »

— « Parti ! » dit le régent dont le regard s'allume...
— Les mots les plus exagérés
Auraient beau naître sous ma plume
Comme les boutons d'or aux prés,
Rien ne peut rendre les colères
De ces messieurs à moitié fous,
Renversant les chaises, les verres,
Mettant tout sens dessus dessous.

Les paquets roulent sous la nappe.
Moi, mon petit sac sous le bras,
Pareil au vent follet qui ricane et s'échappe,
Dès qu'il a mis son homme en quelque mauvais pas,
Je fais signe à ma jeune amie
Que la ruse avait divertie,
Et, content d'avoir son pardon,
J'avise un gros monsieur qui, grave comme un pape,
Me dévorait des yeux en attachant sa cape,
Et je lui dis : — « Régent, le poète gascon
» N'avait que deux couplets.... il la tient, sa chanson ! »

Françonnette

FRANÇONNETTE

C'était du temps qu'ici, Blaise le sanguinaire,
Maître du pays protestant,
Pillant, brûlant et combattant
Au nom d'un Dieu tout débonnaire,
Offrait en holocauste un peuple impénitent.

Pourtant, il était las. Déjà sur la colline
On n'entend plus tonner fusil ni couleuvrine.
En donnant à la croix des bourreaux pour appuis,
Blaise avait dit : « Tuez ! » à ses soudards infâmes.
Ils en ont tant tué, d'enfants, d'hommes, de femmes,
Qu'avec tous ces corps morts on comblerait les puits !
La terre en est jonchée entre Fumel et Penne.
Le peuple est massacré ; les villages, détruits ;
La troupe peut reprendre haleine.
Et c'est pourquoi Montluc, le reître au cœur d'acier,
A regagné content, au trot de son coursier,
Le manoir d'Estillac, sinistre bloc de pierres,

A triple pont, triple fossé.
Et c'est là que l'on vit, ayant dit ses prières,
Communier Caïn, tout fier d'avoir versé
Le sang des Huguenots, ses frères.

Cependant les bergers et les jeunes bergères,
Que le mot *huguenot* épouvantait d'abord,
N'en poursuivaient pas moins leurs amours coutumières...

Dans un village, au pied d'un autre château fort,
Un dimanche, un essaim de garçons et fillettes,
A la fête de Roquefort,
Célébraient au son des musettes
Saint-Jacque et le beau messidor,
Blonde saison qui, chaque année,
Par les récoltes couronnée,
Mûrit aux baisers du soleil
Le pampre d'or au fruit vermeil.

Non, jamais on ne vit une fête aussi belle !
Au rendez-vous qui les appelle
Sous les ormeaux géants comme tous les étés,
Les paysans joyeux viennent de tous côtés.
De la colline et de la combe,
De Montagnac, Sainte-Colombe,

Comme le grain sur l'aire tombe,
La foule accourt, s'entasse et déborde les prés.
Place pour tous, ô peuple, en tes bals sans apprêts !
Dans les palais où tu t'installes,
Pour orchestre on a les cigales,
Les pelouses servent de salles,
Et les tertres de tabourets.

Quel plaisir, quand l'air flamboie
Et que la nature en joie
Met des fleurs dans les buissons,
Sur les lèvres des chansons,
Que de voir la cornemuse
Se gonfler,
Et le danseur qui s'amuse
S'essouffler !
Là-bas, comme un essaim d'abeilles,
Les filles aux clairs cotillons
Font circuler dans leurs corbeilles,
Les gaufres et les tortillons.
« Voici la limonade fraîche ! »
Comme on la boit à plein goulot !
« — Allons, messieurs, qu'on se dépêche,
Voici l'instant, c'est le gros lot !... »
Foule à Guignol qui s'émoustille,
Foule au marchand qui s'égosille,

Foule... Mais qui paraît ici, sous la charmille,
Rythmant son pas léger au son d'un vieux couplet ?
Ah ! c'est la reine de la fête,
C'est bien elle, c'est Françonnette !
Deux mots sur elle, s'il vous plaît.

Que ce soit ville ou campagne,
Ferme ou bourg, plaine ou montagne,
Chaque contrée a sa perle d'amour.
Eh bien ! les voix s'étaient unies
Dans tout le pays d'alentour
Pour la dire jolie, entre les plus jolies.

Mais pourtant, n'allez pas vous figurer, messieurs,
Que Françonnette ait dans les yeux
La troublante langueur des beautés citadines,
Qu'elle ait le teint du lis, qu'elle fasse des mines,
Qu'elle lève au plafond des regards détachés,
Que son corps délicat prenne des airs penchés,
Comme un saule qui pleure au penchant des ravines...
Bien vous tromperiez, messeigneurs !
Françonnette a des yeux rieurs
Et vifs comme des étincelles ;
Les roses du matin sont moins fraîches que celles
Dont resplendit sa joue en fleur.

Sa lèvre fine a la couleur
Et la fraîcheur de la cerise !
Sa chevelure brune frise
Sur sa nuque au charmant contour ;
Elle a la taille faite au tour
Et des petits pieds de marquise.
D'un mot, Françonnette, c'était
L'idéal pur de la beauté,
Sous les traits d'une femme ici-bas arrêté.

Or tout cela, dans les familles,
Revenant de mille façons,
Faisait enrager bien des filles
Et soupirer bien des garçons.
Pauvres garçons, ils l'admiraient,
L'aimaient à s'en lécher les doigts !
Ils la contemplaient, l'adoraient
Comme un prêtre adore la croix.
Françonnette en jouit et son regard rayonne...

Mais son cœur triomphant cache un dépit secret.
Le plus beau fleuron manque à sa couronne.
Pascal, le beau garçon, le chanteur préféré,
Dont la voix sort du cœur, chaude comme une flamme,
Pascal que tout le monde acclame,
Pascal semble la fuir et la voir sans amour !

Elle en veut, de toute son âme,
A ce Pascal trop fier pour lui faire la cour ;
Croit le haïr, quand elle y pense,
Et toute entière à sa vengeance,
Elle cherche un moment pour pouvoir lui donner
Le coup d'œil qui doit l'enchaîner.
Que voulez-vous ! partout, fille trop admirée
Devient coquette ou mijaurée.
Françonnette est rieuse et belle, et son plaisir
C'est d'allumer partout la fièvre du désir.
Mais de tous les galants qui se croient aimés d'elle,
Aucun n'a le cœur de la belle.

Sa grand'mère parfois lui disait bien : « Allons !
» Cette soif d'éblouir tous les coqs du village
» Finira mal. Les prés ne sont pas des salons !
» Tu sais que nous t'avons promise en mariage
» A Marcel : penses-y ! Ton cœur est trop volage ;
» Quand on joue avec lui, l'amour est le plus fin.
» Fille qui les veut tous, n'en a point à la fin. »
Bah ! la sirène enchanteresse
S'en tire avec une caresse ;
Appliquant le proverbe ancien
A ses amours, elle fredonne :
« *Qui n'a qu'un ami n'a personne,*
« *Qui n'a qu'une chose n'a rien !* »

Tout cela fit bien des jalouses
Des souffrants et des malheureux.
Pourtant, sur nos vertes pelouses,
Ne croyez pas, ami, que le pâtre amoureux
Composât des chansons de larmes toutes pleines :
Des sonnets bourrés de ces peines
Que d'autres s'en vont, en mourant,
Graver dans le lit du torrent,
Sur le tronc des bouleaux ou l'écorce des frênes.
Encor que leur malheur fût grand,
Nos gars ne savaient pas écrire.
Et d'ailleurs, puisqu'il faut tout dire,
Ces rudes campagnards étaient gens de bon sens,
(Sur les choses d'amour n'ayant point lu de livre).
Ils préféraient, les innocents,
Souffrir de leur amour longtemps.... et lui survivre.
Mais que d'outils pris à l'envers,
Que de charmilles mal taillées,
Que de vignes mal travaillées,
Que de sillons faits de travers !...

Or maintenant que vous connaissez Françonnette,
Retournons vite au pré, car le long du béal
La jeunesse à danser s'apprête,
Et Françonnette ouvre le bal.

Elle danse, et chacun, émerveillé, s'arrête
Devant ce tableau ravissant,
Et lance une œillade en passant
A la brune
Qui n'en perd aucune,
Et valse comme un tourbillon.
Qu'elle est jolie, avec sa chevelure folle,
Son buste de déesse et son pied d'espagnole
Et sa taille de papillon !
Quand elle glisse et saute, et quand elle secoue,
Comme une écharpe au vent, son léger foulard bleu,
Ah ! de faire claquer deux baisers sur sa joue,
Chacun a les lèvres en feu !
Or, quelqu'un le fera : l'usage est qu'on embrasse
Sa danseuse quand elle est lasse.
Mais fillette jamais n'est lasse qu'à son gré !
Et déjà Guillaumet, Jean-Louis, Paul, André,
Ont dû s'arrêter, hors d'haleine,
Sans atteindre au prix de leur peine.

Mais, pour les remplacer, voici venir Marcel,
Favori de Montluc, soldat à taille énorme,
Portant le sabre et l'uniforme,
Et la cocarde à son chapel.
Bon cœur, mais mauvaise tête,
Marcel, fou de Françonnette,

Pour la rendre jalouse a tenté la conquête
De toutes les beautés du pays d'alentour.
Familier comme les chenilles,
Il agace toutes les filles.
A l'entendre parler, toutes lui font la cour.
De la moindre fortune il fait une aventure :
Françonnette ne peut plus le voir en peinture.
Il le sent, et jaloux autant que maladroit,
Il dit qu'elle l'adore et s'arroge le droit
De la traiter partout comme sa prétendue.
Il affirme qu'entre eux la chose est entendue,
Qu'il pourrait l'épouser sitôt qu'il lui plairait.
Et même, hier, au cabaret,
Le front haut, le regard sévère,
Il a dit, en brisant son verre,
Qu'il défendait de l'embrasser !

Vous jugez si chacun regarde
Et se plaît à les voir danser !
La foule est émue, il lui tarde
De savoir si Marcel, qui s'en est tant vanté,
Aura le baiser disputé.

Le danseur tout d'abord sourit à Françonnette :
Lui fait « plaît-il » des yeux ; mais la belle est muette,
Et danse avec légèreté.

Lors, secouant son front que la sueur inonde :
« Je te dompterai bien ! » dit Marcel dépité,
Préférant, dans sa vanité,
Un baiser pris devant le monde
A vingt accordés de bon gré,
Sur le pré.
Il rassemble sa force, il saute, il se démène.
Oh ! pour la fatiguer, il donnerait, ma foi,
Sabre, chapeau, galons de laine,
Sa couronne s'il était roi !
Quand le jeu ne plaît pas, que faible fille est forte !
La belle au lieu de succomber,
Epuise Marcel qui s'emporte
Il n'en peut plus, il va tomber...

...Pascal bondit et prend sa place.
Mais à peine à la valse a-t-il rythmé son pas
Que lui disant « assez » tout bas,
Françonnette se désenlace,
S'arrête en souriant et, lasse,
Devant Pascal vient se poser,
En offrant sa joue au baiser...
Baiser qu'il ne fit point attendre !

Alors des cris se font entendre :
Bravo ! vive Pascal ! et la foule applaudit

L'heureux vainqueur tout interdit.
Quel tableau ! Le soldat dont l'amour est sincère,
Frémit de ce baiser, se lève et le toisant :
« Tu t'es trop hâté, paysan ! »
Hurle-t-il à Pascal d'une voix de tonnerre,
Et de sa main brutale et lourde comme plomb,
Lui donne sur la joue un soufflet, et d'aplomb !

Ah, bon sang ! que la peine est prompte
A faire évanouir le bonheur le plus cher !
Baiser et soufflet, gloire et honte,
Vie et mort, le ciel et l'enfer !
Pascal sent tout cela dans son âme hautaine :
Car bien que l'on soit forgeron,
On ne supporte pas plus volontiers l'affront
Que gentilhomme ou capitaine.
Non, regardez Pascal, le tonnerre est moins prompt
Que n'est l'effet de sa vengeance.
L'œil terrible, les poings dressés,
Avant d'être aperçu par Marcel, il s'élance
Et l'accable de coups pressés.
En vain son ennemi se cabre
Et dégage à moitié son sabre,
Pascal, qui semble avoir grandi,
Saisit à bras le corps l'énorme militaire,
L'étreint, le soulève de terre,

Et l'étend à ses pieds, brisé, tout étourdi.
« Le paysan te fait aumône de la vie ! »
Lui dit Pascal en le laissant ;
Mais la foule en fureur s'écrie :
« Achève-le, qu'il meure, il t'a mis tout en sang ! »
— « N'importe ! je lui ferai grâce ;
» On doit avoir pitié d'un ennemi vaincu ».
« — Non ! non ! il t'aurait bien tué s'il avait pu ! »
Rugit encore la populace...

« Arrière ! car vous avez tort, »
Dit un sire chamarré d'or.
Et, devant lui, chacun s'efface,
Car c'est Montluc, avec Jehan de Roquefort,
Qui viennent voir ce qui se passe.

Mais adieu les ébats, les danses, les chansons ;
Furtifs derrière les buissons,
Par bandes on voit fuir pâtres et pastourelles,
Comme devant le tigre un troupeau de gazelles ;
Tout se tait. Et tandis que les garçons en chœur,
Font au brave Pascal un cortège d'honneur,
Marcel, dont rien ne peut apaiser la fureur,
Mais qu'un geste du maître a cloué sur la place,

Grince des dents et murmure à voix basse :
» Ainsi tous ces manants, méprisant ma valeur,
» Se moquent de ma flamme et la belle s'y prête ?
» Eh bien ! par Marcel mon patron,
» Ces insolents me le paieront ;
» Et toi, qui de l'amour te fais une amusette,
» Je t'épouserai, Françonnette ! »

II

Un mois, deux mois, trois mois, jusqu'au temps des moissons,
En joyeux ébats s'écoulèrent ;
Puis les danses et les chansons
Avec les feuilles s'envolèrent,
Et tout prit en hiver un air lugubre et vieux,
Sous la voûte morne des cieux.
Le soir, on ne sort plus ; chacun a peur de l'ombre
Et se blottit, quand tout est sombre,
Vers l'âtre où pétille le houx.
Alors sorciers et loups-garous,
Terreur du paysan, viennent danser en bandes
Leurs sabbats et leurs sarabandes,
Derrière les paillers et sous l'antique ormeau.

Enfin parut Noël, en son brillant manteau,
Brodé de soleil et de givre.
Jean, le tambour, toujours content et souvent ivre,
Battant sa caisse, vint crier par le hameau :
« Qui veut se dégourdir par une promenade ?
» Vive le gai travail arrosé de vin blanc :

» Au Buscou, grande *débanade* *
» Vendredi, la veille de l'an ! »

Aussitôt donzels et donzelles,
Annoncèrent la chose aux fermes du côteau ;
Car la nouvelle était de celles
Qui légères, comme l'oiseau,
Aux paroles prêtent des ailes.
« Oui, nous irons, nous irons tous !
C'est la fête de la jeunessse
Et de l'amour ! » aussi chacun fait la promesse
D'être fidèle au rendez-vous.

Or, ce vendredi-là, près d'une forge éteinte,
Une mère à son fils disait ainsi sa plainte :
« La nuit est sombre, il pleut ce soir,
» Près de notre foyer viens avec moi t'asseoir !
» Ne sais-tu plus le jour où, devant la boutique,
» Tu revins tout sanglant au son de la musique ?
» Oh, Pascal, ne sors pas ! j'ai rêvé de ces fleurs
» Qui présagent peines et pleurs. »
« — Ma mère, calme-toi, qu'as-tu donc qui t'agite ?
» Marcel n'est plus ici, ton cœur s'émeut trop vite... »

* *Débanade*, soirée passée en commun pour dévider du fil.

» — Plus ici ? qu'en sais-tu ! d'ailleurs,
» Le sorcier du Bois-Noir par ici rôde encore ;
» Tu sais tous les malheurs qu'il causa l'autre hiver.
» Eh bien ! Paul l'ébrancheur vit un soldat, hier,
» Sortir de sa grotte à l'aurore ;
» Dis, si c'était Marcel ? ô Pascal, ne sors pas !
» Ne rends pas ta mère inquiète. »
» — Mère, un moment ! le temps de faire quatre pas,
» Pour aller dire un mot à mon ami Thomas... »
» — Ton ami ?... dis-le donc, pour revoir Françonnette !
» Car tu l'aimes aussi, va, je te connais bien !
» En vain tu ne m'en disais rien,
» Je l'ai vu dans tes yeux, car, moi, je suis ta mère !
» Sous des airs souriants tu cachais ta misère,
» Tu portais mon fardeau, mais j'ai porté le tien !
» En secret j'ai pleuré sur ta tristesse amère
» Car cet amour te désespère...
» N'y pense plus, Pascal, laisse-la pour ton bien !

» Même si son cœur était moins volage,
» Elle ferait fi d'un tel mariage,
» Nous sommes très pauvres, vois-tu,
» Songe combien longtemps ton lourd marteau s'est tu,
» Dans la forge sans flamme où l'indigence habite.
» Nous avons tout vendu, l'argent s'en va si vite !
» Il fait bien noir chez nous, depuis
» Que tu revins blessé de l'horrible bataille.

» Ta mère à ton chevet a passé bien des nuits...
» Maintenant te voilà guéri, mon fils, travaille !
» Ou bien nous souffrirons ; ne fais rien, si tu veux ;
» Mais par pitié pour tes parents, reste auprès d'eux ! »

Ainsi, dans la nuit de la forge,
La mère suppliait son enfant malheureux.
Pascal, les bras croisés, la gorge
Serrée, a tout compris : « C'est vrai !
» Je suis pauvre et mon rêve a trop longtemps duré.
» Mère, pardonne-moi, va, je travaillerai ! »

Deux minutes après, la forge rallumée
Retentissait de coups sur l'enclume enflammée.
Rythmés comme à la mer les coups de l'aviron.
Le lourd soufflet rugit comme un vent de tempête.
Frappé souvent à faux, le métal crie et jette
Ses éclairs dans la nuit. La besogne est mal faite ;
On voit bien que le forgeron
Pour un martel en main en a cent dans la tête.

Cependant, au Buscou, les conviés nombreux
Sont arrivés, la salle est prête ;
Et chacun veut avoir dévidé sa navette
Au rendez-vous des amoureux.

Voyez, sous la main qui les presse,
Les dévidoirs où l'on s'empresse
Tournoyer,
Et dans l'âtre, où cuit la rissole,
Voyez les clairs fagots de saule
Flamboyer !
Pendant qu'on babille,
L'amour va son train ;
Le fil s'entortille,
La pâte grésille,
Le vin blanc pétille,
Dans les bols d'étain.
Le travail est fini. Maintenant, Françonnette,
A toi : c'est le moment des jeux ;
L'ivresse du plaisir trouble ta jeune tête,
Et vers ton front charmant se tournent tous les yeux...
Holà ! comme elle y va la brune !
On dirait trois femmes dans une.
Quel charme, quelle grâce et quel noble maintien !
Elle chante, elle parle, elle danse, et si bien !
Elle chante, on dirait le chant d'une fauvette,
Elle parle, on dirait un saint Jean Bouche d'or,
Elle danse, on dirait l'oiseau qui prend l'essor ;
Et comme elle chanta, dansa dans cette fête !

Tous les jeunes garçons ont le vertige au cœur.
Et l'œil de la belle

Qui les ensorcelle,
S'enflamme, étincelle
Et les enchaîne tous à son charme vainqueur.

Alors Thomas se lève et, fixant la sirène
Avec un regard ébloui,
Il entonne d'une voix pleine
Un chant que nul n'avait ouï :

« Gentille pastourelle
» Qui folâtres toujours,
» Oh ! dis, dis-nous, cruelle,
» Quand donc sonnera-t-elle
» L'heure de tes amours ?
» De fleurs tu te couronnes,
» Tu ris, tu tourbillonnes
» Et quand tu papillonnes,
» Notre cœur est séduit
» Et te suit...
» Mais tout cela, bel ange,
» Ne fait pas le bonheur :
» L'amour est un échange,
» Et tu gardes ton cœur !

» La danse est plus coquette,
» Lorsque le soleil luit ;
» Eh bien ! dans chaque fête,
» Quand tu parais, fillette,
» Tu nous plais mieux que lui !
» Nous aimons, infidèle,
» Ta course d'hirondelle,
» Ton air de demoiselle,
» Ta bouche et tes cheveux
» Et tes yeux...
» Mais tout cela, bel ange,
» Ne fait pas le bonheur :
» L'amour est un échange,
» Et tu gardes ton cœur !

» Quand tu fuis nos prairies,
» C'en est fait de nos jeux ;
» Les campagnes fleuries
» Nous paraissent flétries,
» Les cieux ne sont plus bleus !
» Reviens-tu, jeune folle ?
» La tristesse s'envole
» Avec la farandole,
» Et l'on pense mourir
» De plaisir...
» Mais tout cela, bel ange,
» Ne fait pas le bonheur :

» L'amour est un échange,
» Et tu gardes ton cœur !

» Ta colombe chérie
» A fui loin du hameau.
» Que ne l'as-tu suivie !
» Au bois elle t'oublie
» Avec son tourtereau.
» Pour l'amour, tout palpite ;
» Suis-le, puisqu'il t'invite !
» Le printemps passe vite,
» Et le plaisir d'amour
» N'a qu'un jour...
» Oui, l'amour seul, bel ange,
» L'amour seul rend heureux,
» Quand il est un échange
» Et que l'on aime à deux ! »

Le chanteur a fini. La troupe satisfaite
Applaudit à tout rompre en criant à la fois :
« D'où vient cette chanson ? qu'elle est bien ! qui l'a faite ?
» — Qui ? c'est Pascal », répond Thomas à haute voix.
« — Bravo, bravo Pascal ! » reprend la troupe entière.
Françonnette se tait, confuse, mais je crois
Qu'elle ne voudrait pas changer, tant elle est fière,
Sa couronne d'amour en diadème d'or.

Avoir l'aveu de tous, et se l'entendre dire,
Et devant les autres encor !
Mais quoi, la voilà qui soupire
Et se prend à rêver en songeant à Pascal.
Qu'il est beau, qu'il est brave, il n'a pas son égal,
Et comme il peint l'amour !... Toutes l'aiment sans doute ;
Vrai, sa chanson m'émeut, je la sais déjà toute...
Mais pourquoi se cache-t-il tant ?
Et tout d'un coup se retournant :
« Thomas, son absence m'intrigue,
» Où donc est-il, le troubadour ?
» — Fort loin de penser à l'amour »,
Dit Laurent, le jaloux, que tout cela fatigue.
« A d'autres les chansons, pour Pascal c'est fini.
» L'infortune a tout réuni
» Pour le réduire à la misère.
» Sans travail, obligé de soigner son vieux père,
» Il doit partout. La boulangère
» Lui refuse même le pain.
» — Le pain ! » dit Françonnette, « oh ! mais c'est inhumain ! »
Dans son œil une larme brille
« Qu'il est à plaindre ! Et sa famille ? »
« — Mon Dieu ! » répond Laurent, simulant la bonté,
« Ils vivent tous de charité. »

« — Tu mens » ! répond Thomas avec des yeux sévères,
« Pascal n'est pas heureux, c'est vrai, dans ses affaires,

» Depuis qu'il s'est blessé pour Françonnette, au bras ;
» Mais il saura tout seul se tirer d'embarras,
» Car son âme est vaillante et fière autant qu'honnête. »

Si quelqu'un à cette heure avait bien observé,
Il aurait vu bondir le cœur de Françonnette.
Mais déjà chacun s'est levé ;
« Allons, allons on vous appelle ! »
Les couples sont formés pour le jeu familier.
Laurent, la bouche en cœur, se penche vers la belle :
« Me veux-tu pour ton cavalier ?... »

L'oiseau, quand un filet l'attrappe,
S'il trouve un petit trou, s'envole dans les prés.
Eh bien ! comme l'oiseau, Françonnette s'échappe,
Et Laurent de courir après.
A le suivre, il veut la contraindre.
Hélas ! comme il allait l'atteindre,
Le maladroit fait un faux pas,
Glisse, tombe et se casse un bras...

Aussitôt tout se teint en sombre.
Et pour comble d'horreur, tout dans le fond, là-bas,
Une porte en grinçant s'est ouverte, et, dans l'ombre,
Un grand vieillard, à cheveux gris,

Paraît, s'avance : ils sont tous pris !...
Le sorcier du Bois-Noir est devant eux, farouche.
« — Jeunes gens, je descends de mon triste séjour
» Pour dessiller vos yeux, car votre sort me touche.
» Vous aimez Françonnette et lui faites la cour,
» Eh bien ! apprenez de ma bouche
» Le danger que l'un de vous court :
» Son père était un misérable
» Qui se fit huguenot et la vendit au diable.
» Sa mère mourut de chagrin.
» Et le démon qui va son train,
» Veille sur sa proie et la guette ;
» Il la suit partout en cachette.
» Voyez, il a puni Pascal, et puis Laurent,
» Pour les beaux yeux de Françonnette :
» Les vendus au démon, malheur à qui les prend !
» Enfants, que nul de vous n'épouse la maudite !
» A la première nuit, quand son mari voudra
» Lui poser sa couronne, une flamme subite
» Montera de l'enfer où le démon habite ;
» Le diable en personne viendra,
» Françonnette il possèdera
» Et du mari le cou tordra » !

Le grand vieillard se tait. Des gerbes d'étincelles
Eclairent son visage horrible et surhumain.

Montrant la porte de la main,
Il la regarde avec ses sauvages prunelles.
La porte s'ouvre en criant sur ses gonds
Et le sorcier disparaît en trois bonds.
Mais la peur reste ! Nul ne bouge ;
Et dans l'âtre, la flamme rouge,
Met des lueurs d'enfer sur tous ces fronts blêmis.
Françonnette d'abord a cru que ses amis
Ont voulu l'effrayer, et qu'ils vont le lui dire,
Et que tout finira dans un éclat de rire.
Emue et souriante, elle avance... « Va-t-en !
» Dehors, fille de protestant ! »
Mais elle ne peut croire au malheur qui l'attend ;
Elle implore des yeux ses compagnes d'enfance...
Dans leurs regards fous de terreur,
Point de pitié pour sa souffrance.
Elle a compris ! Frappée au cœur,
Comme un oiseau blessé qui s'abandonne et meurt,
Elle pousse un cri de douleur
Et tombe inerte sur la place.

Ainsi finit la fête, et chacun, s'en allant
Plus mort que vif, dans l'ombre où la terreur le glace,
S'en vient à son foyer tout conter en tremblant.

Le lendemain, premier de l'an,
Grande rumeur dans le village.

Dans les fermes du voisinage
On disait l'histoire à mi-voix,
Car la peur du démon régnait dans la campagne.

Puis, mille souvenirs, que la crainte accompagne,
S'émurent, accablant Françonnette ; autrefois
Chez elle, des maisons prochaines,
On entendait un bruit de chaînes,
Des soupirs, des glapissements...
On rappela l'étrange aventure du père,
Un beau jour disparu ; la douleur de sa mère
Qui mourut folle et dans un horrible tourment.
Depuis lors, il n'est rien qui ne lui réussisse.
Et, sortilège ou maléfice,
Quand tout le pays est grêlé,
Son terrain est couvert de raisins et de blé.

La preuve était donc faite et les garçons y crurent.
Les vieux de renchérir, et les jalouses furent
Promptes à lui ravir sa place et son renom.
Bientôt tous les enfants tremblèrent à son nom.
Voulait-elle sortir ? Tous fuyaient à sa vue,
Ou l'escortaient de loin, en criant dans la rue :
« La voici ! la voici, la vendue au démon ! »

III

Autour du hameau d'Estanquet,
Au bord de ce ruisseau limpide,
Dont l'onde rapide
Chante à l'ombre humide
De l'épais bosquet,
Une fille charmante, en glanant son bouquet,
L'été passé, sur la prairie,
Tout en berçant sa rêverie,
Chantait au milieu des roseaux,
A faire mourir les oiseaux
De jalousie.

Pourquoi n'entend-on plus sa rieuse chanson ?
Le rossignol et la fauvette
Chantent dans son jardin à lui rompre la tête.
A-t-elle quitté la maison ?
Non, son chapeau de paille fine
Est encor là-bas sur un banc,
Mais il a perdu son ruban.
Lui-même, le jardin, n'a plus si bonne mine.

Voyez, sous l'épais liseron,
Sa pelle et sa bêche rouillées !
Les branches du rosier retombent, embrouillées,
Sur des touffes de seneçon.
Partout le sable des allées
Est envahi par le mouron ;
Ce sable que jadis foulait son pas alerte !
Que se passe-t-il donc ? Entrons dans le massif ;
Par un détour, derrière l'if,
Glissons-nous vers la porte ouverte.
Doucement ! car on entendrait...
Bon ! voilà le fauteuil où s'endormit l'aïeule ;
Et là, vers la fenêtre, assise et toute seule,
La fille d'Estanquet... Sur sa joue on dirait
Des larmes !..... des soupirs sur sa lèvre muette,
Dites-moi sa peine secrète ?...
— La fille d'Estanquet, ami, c'est Françonnette !
Et son malheur n'est pas secret.

Son cœur, comme une urne trop pleine,
S'épanche en larmes, nuits et jours ;
Toujours seule, filant sa laine,
Ses beaux yeux noirs pleurent toujours.
Le temps peut consoler des peines moins cruelles.
Mais elle, son mal est trop grand,

Et sa douleur n'est pas de celles
Que l'on adoucit en pleurant.
Fille de huguenot, de l'Eglise bannie,
Tout son village la renie.
Sa grand' mère dit bien : « Enfant, ce n'est pas vrai ! »
Mais sans preuves, qui la croirait ?
D'un pacte monstrueux révélant l'existence,
Le sorcier a détruit ses rêves d'avenir.
L'aurait-il inventé pour la faire souffrir ?
Serait-ce vrai ? Quand elle y pense,
Elle sent son âme mourir.

Mais qu'a-t-on dit ? Pascal la plaint et la protège.
Il ne croit pas au sortilège
Et la défend partout contre un arrêt brutal...
Ah ! d'apprendre cela, que sa peine est moins grande !
Une averse, en été, fait refleurir la lande ;
Tel, son cœur refleurit en pensant à Pascal.
Car Pascal l'aime... — Un cri l'arrache à sa pensée.
Sa grand-mère s'éveille et s'agite, oppressée.
Elle l'entend qui dit : « La flamme... la chaleur...
Des cris... C'était un songe ! Ah ! mon Dieu ! quel bonheur !
« — Grand-mère, qu'as-tu donc ? tu fais un méchant rêve ? »
« — Oh ! bien méchant ! Comme on en rêve
» Aux portes de l'enfer ! C'était la nuit. Je vois
» Des hommes entasser de lourds fagots de bois

» Contre mon mur. Tout flambe ; et toi, dans ta détresse
» Tu voulais, pour sauver ma tremblante vieillesse,
» Fléchir par tes sanglots ces tigres furieux.....
» Mais ils t'ont frappée, insultée
» Dans la flamme ils t'ont rejetée,
» Et nous brûlions toutes les deux.
» Petite ! pour chasser la terreur qui me glace
» Approche-toi, que je t'embrasse ! »

La vieille aux blancs cheveux, dans ses bras amaigris,
Serra longtemps avec tendresse
La fille aux regards tout contrits,
Qui l'embrasse et qui la caresse.
Puis, tout d'un coup, la regardant,
Sa grand'mère lui dit d'un ton de badinage :
« Toi, vendue au démon ? Allons donc, prends courage !
» Tu pleures là comme un enfant.
» Va, va, crois-en ta mère grand,
» Jamais tu ne fus plus jolie !
» Sors ! va confondre les jaloux ;
» Qui fuit devant la calomnie
» Montre qu'il la redoute et redouble ses coups.
» Et puis, sais-tu ? Marcel, fidèle à sa promesse,
» M'a fait dire en secret qu'il te gardait sa foi.
» Aime-le donc !... Marcel, quand il serait à toi,
» Saurait soutenir ta faiblesse
» Mieux qu'une vieille comme moi !

» Tiens, c'est Pâques, demain. Retourne à la grand'messe ;
» Prends du pain bénit, signe-toi,
» Prie avec plus d'ardeur qu'avant et, sois en sûre,
» Le bon Dieu te rendra la paix que tu n'as plus,
» Et l'on verra sur ta figure
» Qu'il te compte toujours au nombre des élus. »

Elle dit. Et son front, ridé par la souffrance,
S'illumina soudain d'une immense espérance.
Suspendue à son cou, la fillette promit,
Et la vieille, le cœur content, se rendormit.

Le lendemain matin, quand la contrée entière
Entonna dans *Saint-Pé* l'alléluiah joyeux,
Nul n'en pouvait croire ses yeux
En voyant Françonnette à genoux sur la pierre,
Son chapelet en main, réciter sa prière.
Mais elle implore en vain la clémence du ciel !
Comptant sur la pitié de tous elle est venue...
Seuls, le cœur de Pascal et celui de Marcel
Ont plaint la pauvre enfant quand ils l'ont reconnue.
Les filles autour d'elle, aux marches de l'autel,
Ont échangé dans l'ombre un sourire cruel ;
De son air suppliant, aucune n'est émue.

L'accablant d'un nouvel affront.
Toutes s'en vont s'asseoir loin d'elle.
Et la voilà perdue au milieu d'un grand rond,
Seule, comme une criminelle
Qui porte le stigmate au front !

Ce n'est pas tout. Près de la Vierge
Dressée à l'ombre d'un pilier,
L'oncle de Marcel, marguillier,
Paraît, maigre et droit comme un cierge,
Portant d'un âir majestueux
Le pain bénit dans sa corbeille.
Françonnette, qui doit en porter à la vieille,
Se signe et se prépare à se servir pour deux...
Mais la corbeille de la grâce
S'arrête devant tous, et devant elle passe,
Passe sans lui laisser sa part du pain du ciel !

Sainte Vierge, quel coup mortel !
De sa chapelle Dieu la chasse.
Elle pâlit, recule et va se trouver mal...
Quand un homme, un garçon, Pascal,
Pascal qui du regard la guette,
Pascal, désigné pour la quête,
Fend la foule dans le saint lieu,
Et, toisant l'oncle et son neveu,

Va droit à la pauvre innocente ;
Puis, sur son plat luisant, d'un beau bouquet garni,
Aux yeux de tous il lui présente
La couronne de pain bénit...

Cet élan la ranime ; et plus fort et plus vite
Son pauvre cœur a palpité.
On dirait que le pain d'un Dieu ressuscité
En la touchant la ressuscite !
Mais d'où vient sur son front cette vive rougeur ?
Ah ! l'enfant ailé, divin enjôleur
A soufflé d'en haut un brin de sa flamme,
Sur le foyer caché qui couvait en son âme.
Quelque chose d'étrange et de surnaturel,
Plus prompt que l'éclair, plus doux que le miel
Envahit son cœur, l'étreint et l'enivre,
Lui donne la joie et la soif de vivre
Et l'enlève en plein paradis !
Qu'importe qu'on la mette au nombre des maudits,
Qu'un prêtre en se signant l'efface de son livre,
Qu'une foule imbécile et qui lui veut du mal
En la montrant du doigt la nomme...
Dans l'église remplie, elle ne voit qu'un homme,
L'homme qu'elle aime enfin : Pascal !

Mais, laissons en sortant la foule publier
Les débats de Pascal et du vieux marguillier.

Suivons les pas de Françonnette.
Prompte comme l'oiseau qui revole à son nid.
Elle rentre. A l'aïeule offre le pain bénit,
Puis s'enferme dans sa chambrette.

Premiers pleurs de la nuit après l'ardeur du jour,
Premiers rayons de l'aube après la nuit glacée,
Votre douceur est dépassée
Par celle d'un premier amour !
De l'émoi que ce feu lui donne,
Françonnette se sent pâmer ;
Elle soupire et s'abandonne
A l'ivresse exquise d'aimer.

Déjà, loin du bruit, de l'envie,
Dans un rêve d'amour organisant sa vie,
Elle a, sans pierres ni marteau,
Bâti tout un petit château.
Là, pour elle et Pascal, le bonheur, l'espérance,
Fleurissent en toute saison.
Ah ! le poète a bien raison :
L'amour d'un cœur formé par la souffrance
Est un amour qui n'a point de rival !...
Mais quand le cœur, vers l'idéal,
S'enlève en coups d'ailes rapides,
Souvent le miel

Se change en fiel
Au bord des lèvres trop avides.
La voyez-vous frémir, trembler ?
Au choc d'une pensée affreuse
Son château vient de s'écrouler.
Les rêves d'amour, malheureuse,
Ne lui sont plus permis ! Le grand sorcier l'a dit :
Le démon la possède, et l'homme assez hardi
Pour l'épouser, bravant la colère infernale,
Souillera de son sang la chambre nuptiale...
« Voir mon Pascal mourir ? Mon Dieu, pitié pour nous ! »
Dit Françonnette tout en larmes ;
Et, contre son malheur n'ayant point d'autres armes,
Devant la Sainte Vierge elle tombe à genoux :

« Sainte Vierge, j'ai peur ! Et je me sens perdue !
» Vois, je suis orpheline et je n'ai plus que toi,
» Tous disent qu'au démon mon père m'a vendue,
» Marie ! oh ! par pitié ! si c'est vrai, sauve-moi !
» Mais s'ils en ont menti, fais-le voir à mon âme,
» Et quand je t'offrirai mon cierge à Notre-Dame,
» Fais-moi voir, ô reine des cieux,
» Qu'il est agréable à tes yeux ! »

Une prière
Courte et sincère

Au ciel monte légèrement.
Certaine donc d'être exaucée,
La fille à son projet pensait à tout moment.
Souvent elle tremblait, de terreur oppressée ;
Puis, pareille à l'éclair illuminant la nuit,
Une lueur d'espoir dissipait son ennui.

IV

Enfin il est venu, le grand jour de la fête.
Et voici qu'au soleil levant
De longs, longs chapelets de fillettes en blanc
Se déroulent aux clairs appels de la clochette.
Cierge à la main, bannière au vent,
Avec la croix et l'oriflamme,
Il en vient de partout. Et bientôt Notre-Dame
Dans un nuage de parfum
Peut montrer fièrement trente hameaux dans un.

Que de prêtres, de croix, de bouquets, de chandelles !
Que de bannières ! Les *Angèles* *
Viennent de Puymirol, d'Artigues, d'Astaffort,
Lusignan, Cardonnet, Saint-Cirq, Brax, Roquefort,
Formant un peuple de fidèles.
Celles de Roquefort l'emportent cette fois.
Pour les voir, de partout la foule est accourue.
C'est que déjà, par mille voix,

* Nom donné aux pélerinages qui se rendent à Notre-Dame de Bon-Encontre, près d'Agen.

De la fille au démon vendue
La légende s'est répandue,
Et l'on sait qu'elle vient, en ce jour solennel,
Implorer la grâce du ciel.
De près, on est souvent sans pitié pour la peine ;
A distance on est plus humain.
De son chagrin, ici, chacun a l'âme pleine ;
Chacun la regarde et la plaint.
Tous voudraient que du ciel descendit un oracle,
Que la Vierge fît un miracle,
— Voix de la foule, voix de Dieu ! —
Comme le cœur lui bat en entrant au saint lieu !
Mais l'espoir la soutient... Tous les vœux sont pour elle,
Tout marque les faveurs de la Reine immortelle...
— Des mères en souci, des filles sans parents,
Des garçons malheureux, des femmes sans enfants
S'agenouillent avec un cierge
Devant l'image de la Vierge
Qu'un vieux prêtre en surplis, d'un geste auguste et doux,
Présente à leur baiser en les bénissant tous.

Jusqu'ici, tout va bien ; courage, pénitente !
La foule se prosterne et la Vierge est contente.
Pascal joint sa requête à tes humbles accents.
Va, tu peux regarder le prêtre bien en face :
Le cantique et l'amour, la prière et l'encens
S'unissent pour demander grâce !

— C'est le moment. Le cierge est allumé. Tremblante,
Françonnette l'a pris dans sa main droite et, lente,
Dans la foule qui s'ouvre et lui cède le pas,
Elle marche à l'autel et s'agenouille au bas.
Un frisson d'espérance a traversé son être.
Tous les yeux sont fixés sur elle et sur le prêtre,
Qui lui donne à baiser la Vierge du missel.
Mais ses lèvres à peine ont effleuré l'image
Que le tonnerre éclate... Un coup de vent d'orage
Eteint, avec le sien, trois cierges sur l'autel !

Cierges éteints : prière inexaucée;
Tonnerre : malédiction !
C'est donc vrai ! Françonnette est vendue au démon !
Par Dieu même elle est repoussée !
On la plaint, on murmure, on n'ose la chasser...
Mais quand la fille abandonnée
Se lève, le front bas, comme une âme damnée,
Chacun frémit, recule et la laisse passer...

Cependant, à partir de ce coup de tonnerre,
Un orage, à coups redoublés,
Dévaste à Roquefort les vignes et les blés.
La foudre a démoli le clocher de St-Pierre,
Et la grêle qui tombe, épaisse à faire peur,
A moissonné la plaine au nez du laboureur.

Quand le peuple quitta la maison de prières,
Les *Angèles* en deuil sortirent les dernières ;
On avait plié leurs bannières,
L'eau détrempait leurs blancs habits,
Toute gaîté s'était enfuie,
La foule marchait sous la pluie
En chantant : *Ora pro nobis* !

— Autrefois, pour franchir ses ondes périlleuses,
Agen ne pouvait pas s'enorgueillir, offrant
Aux autres villes envieuses
Trois magnifiques ponts jetés sur le courant.
A peine un bac rustique a porté les *Angèles*
Que le bruit du désastre accourt au-devant d'elles.
On le leur peint si grand, si grand,
Que ce n'est qu'à moitié, d'abord, qu'elles y croient.
Elles arrivent, elles voient
La vigne et les blés dévastés...
Alors les plus dévôts désertent leur bannière
Et les cris de « malheur ! » et les cris de « misère ! »
Déchirent l'air de tous côtés !

Soudain, une voix indignée :
« Regardez ! Françonnette est encore épargnée ! »

A ces mots, la fureur brille dans tous les yeux.
« — Le diable la protège et Dieu l'a repoussée !
» — Elle attire sur nous la colère des cieux » !
Et la foule grossit, se presse, courroucée :
« — Elle a causé tout le dégât !
» C'en est trop ! Chassons-la ! Que le démon la prenne !
» Si son père a péché, qu'elle en porte la peine,
» Et qu'elle aille dans la géhenne
» Flamber avec le renégat ! »
Mille voix ont crié : « Mort, mort à Françonnette ! »
Cet orage est plus fort que n'était la tempête...
On dirait, à les voir dans leurs habits de fête
S'ameuter, oubliant croix, bannière et sermons,
Que l'enfer sur eux se déchaîne,
Qu'il leur souffle dans chaque veine
La flamme impure de la haine,
Et que de chérubins il a fait des démons !

Pendant qu'ici chacun s'apprête
Et s'excite à faire le mal,
Seule dans sa maison, la pauvre Françonnette
Gémit en regardant le beau bouquet de fête
Qu'au jour du pain bénit lui présenta Pascal :

« Lis odorants de la prairie,
» Cueillis par une main chérie,

» Quand je vous ai reçus, vous embaumiez d'amour !
» Mon cœur s'est enivré de ce parfum d'un jour...
» Mais, tandis qu'il mêlait son rêve à votre rêve,
» Le soleil a tari la sève,
» Votre éclat s'est terni sous mes baisers brûlants.
» Mon espoir et mes fleurs se sont flétris ensemble,
» Et mon cœur désolé ressemble
» Au tronçon mutilé de vos calices blancs !
» Le démon me réclame et le ciel me renie.
» Mon amour est mortel, plus d'espoir ici-bas...
» Relique du passé, bouquet de la prairie,
» J'aime qui t'a cueilli... mais ne le lui dis pas !
» Il faut que mon amour garde tout son mystère,
» Que mon cœur exilé porte seul son ennui,
» Que Pascal laisse vivre et mourir solitaire
» Celle dont le bonheur est de prier pour lui !

» L'an dernier je cueillais des roses,
» Et sur les cœurs et sur les choses
» Je voltigeais comme un oiseau.
» Je riais de l'amour... Ah ! j'en suis trop punie !
» J'aime !... et ne puis donner ma tendresse infinie.
» Le démon m'a prise au berceau...
» Le démon ? non ! c'est impossible,
» Malgré tout, mon cœur garde un espoir invincible...

» Et pourtant, le sorcier, l'église... noir souci !
» Bouquet béni de la prairie
» Viens en aide à ma croix pour le chasser d'ici !
» Et vous que malgré tout j'aime encore et je prie,
» Ange gardien, Vierge chérie,
» Pitié ! j'aime Pascal et dois lui dire adieu !
» Pitié pour la fille damnée,
» Qui, malheureuse, abandonnée,
» Du fond de son cœur crie à Dieu ! »

« — Ma fille, tu te plains ? Qu'as-tu qui t'inquiète ? »
Dit la vieille en prenant les mains de Françonnette ;
« Pourquoi tous ces soupirs et ce front soucieux,
» Pourquoi ces larmes dans tes yeux ?
» Tu m'as dit que la Vierge a reçu ton offrande
» Et tu pleures ? — Grand'mère, un souvenir ancien
» Est venu m'émouvoir, autrement tout va bien ».
« — Tout va bien ? que le ciel t'entende !
» Car la douleur, vois-tu, creusera mon tombeau.
» En vain tu me peins tout en beau :
» Je ne vois plus venir tes compagnes rieuses,
» Mon sommeil est hanté de visions affreuses,
» A chaque instant, le jour, la nuit,
» Mon vilain rêve me poursuit.
» Les orages, tu sais, m'ont toujours ébranlée.
» Par celui d'aujourd'hui je suis toute troublée,

« Je... » — Mais dans la rue
On entend des voix,
Un bruit de cohue
Qui sans cesse accrue,
S'ameute et se rue,
Criant à la fois :

« Au feu la maudite !... »
Du sein des clameurs
La flamme subite
Jaillit et crépite,
Eclairant la maison de sinistres lueurs.

Françonnette, ignorant le mal qu'on veut lui faire
S'élance pour ouvrir... Qu'a-t-elle vu, grand Dieu ?
Autour de son gerbier en feu
Tout un peuple qui vocifère :

« Allons ! qu'on les fasse partir,
» Chassons la vieille et l'orpheline,
» Elles causent notre ruine.
» Huguenotes ! dehors ! ou vous allez rôtir. »
Françonnette à genoux crie à la populace :
« — Grand'mère vous entend ! vous l'assassinez ! grâce ! »
Mais tous ces forcenés, aveuglés comme ils sont,
En la voyant crier nu-tête

S'imaginent que Françonnette
Se débat en proie au démon !
« — Oui ! qu'elle sorte ou qu'elle meure !
» L'hérétique » ! — Et ces inhumains
S'avancent, ras de la demeure,
Avec des torches dans les mains.
« — Arrêtez, arrêtez ! » crie une voix soudaine.
Un homme, un tourbillon s'élance... C'est Pascal.
Attiré par les cris de haine,
Il sait à qui l'on veut du mal.
« — Lâches ! martyriser des femmes,
» Comme vous, filles du bon Dieu !
» Pourquoi ces cris, pourquoi ces flammes,
» Que venez-vous faire en ce lieu ?
» Arrière ! car déjà les murs sentent le feu !
» — Eh bien ! qu'elles prennent la fuite,
» Que le diable, s'il veut, leur fasse la conduite !
» Dieu nous défend de les garder.
» Allons ! que l'autre sorte, ou l'on va l'échauder !
» — Malheureux, qui vous pousse au crime ?....
» Ah ! Marcel vient ! Je sais quel sombre esprit l'anime,
» Il leur en veut, méfiez-vous de lui ! »
« — Tu mens ! » répond Marcel dont le regard s'allume,
» Je l'aime plus que toi, vain rebatteur d'enclume !
» Et c'est pour le prouver, que j'accours aujourd'hui.
» Pour elle, que fais-tu, jeune homme au cœur si tendre ? »
» — Au péril de mes jours, je viens pour la défendre ! »

» — Si Françonnette veut, je l'épouserai, moi ! »
« — Moi de même ! » dit l'autre ; et, sans le moindre émoi,
Devant Marcel, devant la foule stupéfaite,
Pascal va droit à Françonnette
Et lui dit : « Pour l'amour de toi,
» Françonnette, que la raison te persuade !
» Vois, le malheur t'attend de bourgade en bourgade,
» Mais nous deux, qui t'aimons, sommes prêts à braver
» La mort, l'enfer pour te sauver.
» Lequel veux-tu ? Choisis... » — « Pascal, tu me supplies
» En vain, mon amour est mortel !
» Pour que tu sois heureux, il faut que tu m'oublies ! »
« — Heureux sans toi ! Non, non ! Te conduire à l'autel,
» T'avoir un jour ! Mourir ensemble...
» O Françonnette, que t'en semble :
» L'enfer pourrait-il être où nous serons tous deux ?
» Viennent tous les démons, je n'aurai pas peur d'eux ! »

Quand nous trouvons la vie amère,
Comme la voix qui nous est chère
A d'empire sur notre cœur !
Françonnette, à ces mots, surmonte sa frayeur,
S'avance, ouvre les bras et lui dit : « Sur mon âme,
» Je voulais t'épargner ! Mais puisque tu le veux,
» Puisqu'un même amour nous enflamme,
» O Pascal, me voici pour répondre à tes vœux.

» Je suis à toi ! Viens, prends ta femme !...
» Et s'il nous faut mourir après nous être unis,
» Quel que soit notre sort, Dieu nous aura bénis. »

Pascal touche le ciel et la foule frissonne.
Marcel est atterré. Pascal lui prend la main :
« — Puisqu'elle m'a choisi, sois généreux, pardonne.
» Pour marcher à la tombe où conduit mon hymen,
» Il me faut un garçon d'honneur... Je n'ai personne...
» Toi, préside à ma noce et deviens mon ami » !
Marcel se tait, il rêve et sourit à demi.
Quel étrange projet obsède sa pensée ?
Il se redresse et voit l'heureuse fiancée
Sans un mot pour le plaindre..... Alors, exaspéré :
« — Soit. Puisqu'elle le veut, je t'accompagnerai ».

Deux semaines après, une noce superbe
Dévalant par les prés, mettait des fleurs dans l'herbe.
En tête s'avançait le couple nuptial.
Venu de tous côtés et de plus d'une lieue,
Un long cortège faisait queue,
Tremblant sur le sort de Pascal.
Marcel ordonne tout. Une secrète joie
Se peint sur son visage et le fait resplendir,
Et dans son regard qui flamboie,
Parfois passe un éclair sombre qui fait frémir.

On dirait, rien qu'à voir sa mine satisfaite,
Qu'il prend seul plaisir à la fête.
Et, pour bouquet, à son rival
Il offre festin et grand bal.
Mais dans le bal, comme à la table,
Chacun, en ce jour redoutable,
Est triste de cœur et d'esprit,
Nul ne chante, nul ne sourit...

Fascinés par l'amour, au bord du précipice,
Les époux, de la vie ont fait le sacrifice.
Nul bruit ne les distrait. Sans songer à demain,
Ils se parlent des yeux et se pressent la main.
Déjà la nuit est descendue...

— Tout à coup une femme épuisée, éperdue,
Saute au cou de Pascal : « Mon fils, mon fils ! va-t-en !
» J'ai consulté le sort, quitte ta fiancée !
» Le tamis a tourné* ; ta mort est prononcée,
» Ta chambre nuptiale au souffre déjà sent !
» N'entre pas ! C'en est fait de toi si tu demeures !
» Et moi qui n'ai que toi ! Faut-il donc que tu meures
» Pour que sur ton cercueil, demain, j'aille en mourir ? »

* Jeu de sorcellerie, qui consiste à faire tourner un tamis en prononçant des noms. Malheur à la personne dont le nom est prononcé au dernier tour du tamis !

Pascal, que cet appel achève d'attendrir,
Tremble que la pitié n'ébranle son courage
Et se tourne à demi pour cacher son visage.
Sa mère l'a compris. Elle tombe à ses pieds :
« Ainsi, d'un tel amour vos deux cœurs sont liés
» Que le tien reste sourd à ma voix suppliante ?...
» Passe donc sur mon corps pour suivre ton amante !
» Prodigue de ton sang, répands d'abord le mien,
» Puisqu'une femme est tout, une mère plus rien !
» Que je suis malheureuse !... » et tout le monde pleure.

« — O Marcel, dit l'époux, que sa douleur fait mal !
» Mais mon amour triomphe ; il est temps : voici l'heure.
» Si je meurs... par pitié, remplace-lui Pascal ! »

« — Je n'y tiens plus ! Ta mère me désarme, »
Dit le soldat en séchant une larme.
« Pascal, Pascal ! rassure-toi,
» Votre union n'est pas mortelle :
» C'est un conte inventé par moi !
» Mais tu peux embrasser ta mère ! car sans elle,
» Sans les pleurs de ses yeux et les pleurs de sa voix,
» Aussi bien, cette nuit, nous mourions tous les trois ? »

« — Que dis-tu là ? » — « Ce que je dis ? Ecoute :
» Tu sais que je l'aime, sans doute.

» Pour elle, comme toi, je donnerai mon sang.....
» Elle m'a refusé, pourtant,
» Sachant qu'elle m'était promise !
» En amour, comme en guerre, une ruse est permise.
» Pour fléchir son orgueil et pour vous effrayer,
» J'inventai cette histoire et payai le sorcier.
» Le hasard fit le reste, et de telle manière
» Que je croyais déjà la tenir, quand soudain
» Tu parus, et tous deux nous briguâmes sa main.
» Alors, quand je la vis, légère,
» Te choisir sans me plaindre... Ah ! le coup fut trop fort.
» De moi, d'elle et de toi je décidai la mort.
» Oui ! je t'aurais montré ta chambre nuptiale,
» Mais là, devant le lit miné jusques au fond,
» Je t'aurais dit : La puissance infernale
» C'est ma colère, et je suis le démon !
» N'importe, il faut mourir quand même !
» Signez-vous ! Et la foule, à cet instant suprême,
» Aurait vu d'un seul coup sauter votre maison !

» Mais ta mère en pleurant désarme ma colère,
» Car j'ai perdu la mienne, et je l'aimais, Pascal !
» Ne crains plus rien de moi. Vis heureux, pour ta mère !
» Dans votre paradis, oubliez ton rival !
» Quant à moi... pour guérir l'amour qui me dévore,
» Je sens bien qu'il vaut mieux encore,

» Au lieu d'un crime, un boulet de canon ».
Il dit, et disparaît. Les bravos retentissent.
Les mariés, heureux, se regardent, rougissent
Et n'osent croire encore à leur bonheur sans nom !...

Mais déjà dans le ciel une étoile s'allume.
Tous les toits du hameau sont noyés dans la brume.
Ne troublons point la nuit par des chants superflus.
D'ailleurs, il faut reprendre haleine.
J'avais des couleurs pour leur peine,
Pour leur bonheur, je n'en ai plus !

....

A peine l'alouette avait chanté l'aurore,
Et rien dans la maison ne remuait encore,
Que déjà tout autour, le village en éveil
Des jeunes mariés attendait le réveil.
Marcel avait parlé franchement. Mais n'importe !
La crainte du diable est si forte
Que chacun tremble pour Pascal.
Les uns ont entendu la nuit des cris funèbres ;
D'autres ont vu Satan glisser dans les ténèbres,
Allant au rendez-vous fatal.....

Mais voici qu'aux accords d'une aubade champêtre,
Les époux radieux ont ouvert leur fenêtre.
Les chanteurs autour d'eux accourent se ranger.
Déjà la mariée, émue et rougissante,
Aux amis assemblés présente
Des rameaux de son myrte et des fleurs d'oranger.....
Cette fois, c'en est fait de la sorcellerie !
Un repentir tardif brille dans tous les yeux ;
Le bonheur de Pascal fait plus d'un envieux.
Et les pauvres garçons, dont l'âme est mal guérie
De ses premières amitiés,
En voyant Françonnette aimable et réjouie,
Comme une rose épanouie,
Dirent : Oh ! jamais plus ne croirons aux sorciers !

La Semaine d'un Fils

LA SEMAINE D'UN FILS*

Riches, qui méprisez le pauvre mendiant,
Souvenez-vous, je vous en prie,
Que la foule en haillons s'éveille en souriant,
Lorsque, sans avoir faim, elle s'est endormie !

(Jasmin, *Riche et pauvre*).

L'hirondelle fuyait le retour des hivers.
Adieu les soirs d'été, les chansons, les prés verts,
Et la campagne ensoleillée !
On approchait de la Toussaint ;
Et de la treille dépouillée,
La feuille, jaunie et mouillée,
Tombait au marbre du bassin.

* Ce poème, dont le sujet est historique, avait été écrit en 1840 et dédié par Jasmin à Lamartine, qui lui répondit en ces termes : « Je suis fier de lire mon nom dans cette langue que vous rendez classique... Le poème nous a fait pleurer. Vous êtes le seul *Epique* de notre temps, l'*Homère* sensible et pathétique des prolétaires. Les autres chantent, et vous sentez !... »

Or, un soir, sur le seuil d'une ville voisine,
A l'heure où le ciel s'illumine,
Parurent deux enfants qui se donnaient la main.
Avant d'entrer, ils hésitèrent.
Puis, avec un soupir, tous deux ils s'arrêtèrent
Devant la croix du grand chemin.

Les mains jointes pour la prière,
Ils restèrent là, sans parler.
Seul, sur sa croix, le Christ de pierre
Eût pu voir leurs lèvres trembler.
Comme un chant d'orgues invisibles
En des accords presque insensibles
Murmure l'hymne du saint lieu,
Abel et Jeanne, au clair de lune,
Dans deux plaintes qui n'en font qu'une,
Parlèrent ainsi devant Dieu :

« Mère du Christ, notre patronne,
» Toi dont le regard est si doux,
» Exauce tes enfants, ordonne
» Que ton bon ange vienne à nous !
» Qu'il vienne guérir notre père,
» Sécher les pleurs de notre mère,
» Et nous t'en bénirons, Vierge sainte, à genoux. »

Et le ciel exauça la prière ingénue.
A peine Abel et Jeanne étaient-ils dans la rue
Qu'une obscure maison s'entr'ouvrit devant eux.
Leur mère, jeune encor et pauvrement vêtue,
Murmura d'une voix émue :
« Pauvres petits, soyez heureux !
» La triste mort s'en est allée ;
» La fièvre a calmé son poison,
» Et votre mère consolée
» Voit approcher la guérison.
» Dieu, par pitié pour nous, ne permet pas qu'il meure :
» Venez, mes chers agneaux, bénissons-le tous trois ! »

Et tandis qu'à genoux, dans la pauvre demeure,
Tous trois ils redisaient d'une commune voix :
« Merci pour le bonheur qu'aujourd'hui tu nous donnes ! »
Sous le dais vermoulu d'un vieux lit à colonnes
Dormait d'un sommeil régulier
Le malade, le vieil Hilaire,
Autrefois brave militaire,
Aujourd'hui manœuvre au chantier.

II

A la pointe du jour l'aube vint, rayonnante.
Un soleil presque printanier
Rendait déjà claire et luisante
La vitre du châssis rapiécée en papier,
Quand Abel se glissa vers le vieux lit de chêne.
Il approcha sans bruit et, respirant à peine,
Entr'ouvrit doucement le rideau familier.
Le père l'accueillit avec un bon sourire :
« Abel, je t'attendais ; j'ai deux mots à te dire.
» Jusqu'ici mon travail a bien pu nous suffire ;
» Votre pain, c'est ma vie ! aussi Dieu me la rend.
» Mais toi, mon fils, te voilà grand,
» Tu sais lire,
» Tu sais écrire...
» Or, ton cœur semble triste et ton esprit distrait.
» Ah ! rêver n'est pas tout, il faut se mettre à l'œuvre !
» Je sais, tu n'es pas fort ; mon travail de manœuvre
» Ecorcherait tes mains et ton bras tremblerait
» Quand sur la pierre il frapperait.
» Mais notre percepteur aime ta bonne mine,

» Et, rien qu'à te voir, il devine
» Qu'on pourrait faire, Abel, quelque chose de toi.
» Eh bien ! va donc chez lui, tente tout pour lui plaire ;
» Que mon grand fils, un jour, fasse l'orgueil d'Hilaire.
» Mais, pas d'ambition ! Tous les hommes, crois-moi,
» Qu'ils frappent le fer rouge ou qu'ils tiennent la plume,
» Sur le papier ou sur l'enclume
» Font le travail de Dieu, qui seul les jugera.
» Tout homme est ouvrier ; souviens-t-en ! et j'espère
» Que de la blouse de son père
» Mon fils jamais ne rougira. »

Et le père et le fils quatre fois s'embrassèrent,
Et la mère attira son enfant sur son cœur.
On fut, le lendemain, parler au percepteur,
Et, pendant les huit jours qui là-dessus passèrent,
Tout fut paix et tout fut bonheur.

Que le plaisir du pauvre est de courte durée !
Le dimanche, on vint dire à la mère éplorée :
« Si ton mari, demain, ne retourne au chantier,
» Sa place lui sera reprise,
» Et pour toujours commise
» A quelque autre ouvrier ».

La mitraille dans la mêlée
N'a pas un effet plus fatal
Que n'en eut cet ordre brutal
Au sein de la famille à peine consolée.
« Je suis guéri », dit l'homme en se dressant d'abord.
Mais il est faible, il tombe, il est perdu s'il sort.
Pourtant, son gagne-pain... ô misère, misère !
Il faut sa place à ce vieux père,
Et s'il la reprend, c'est sa mort !
Tous quatre sont muets. Tout à coup une flamme
Brille dans le regard d'Abel,
Et lui met dans les yeux comme un reflet du ciel.
Un souffle d'héroïsme a traversé son âme.
Ce n'est plus un enfant, c'est un homme. Son bras
S'emplit d'une vigueur qu'il ne connaissait pas.
Il sort, et dans le vent qui le fouette au visage,
Il court, jusqu'au bout du village,
Chez le maître brutal qui commande aux maçons.

Quand Abel revint, son âme était gaie
Comme une alouette au temps des moissons.
Ah ! ce n'est pas lui qu'un labeur effraie !
Le maître verra s'il fait des façons.
Il rentre tout d'un trait ; et, d'un joyeux visage :
« Père, tout est sauvé ! reprends force et courage
» Repose-toi huit jours, puis, tu travailleras.

» Quelqu'un qui t'aime bien pour toi fera l'ouvrage.
» Ta place, toujours tu l'auras ! »

« — Sauvé par un ami !... J'ai des amis encore ?
» Le pauvre a donc quelqu'un qui l'aide en son malheur ?
» Comment s'appelle-t-il ?... » Ah ! ce nom qu'il ignore.
Il l'apprendra plus tôt que ne voudrait son cœur !

III

En attendant, voici notre Abel qui travaille,
Au bureau ? non, mais au chantier.
Son père s'est trompé ; malgré sa fine taille
Il est fort, il vaut bien trois hommes au métier.
Il écrase la chaux, la mêle,
Tourne et retourne le mortier,
Comme un oiseau grimpe à l'échelle...
Mais son pas, trop hardi, fait trembler les maçons.
Il monte sur les toits, marche sur les chevrons,
Et travaille avec une grâce !
Il est partout, sait tout, et rien ne l'embarrasse.
Fier du but poursuivi, jamais il ne se lasse.
Aussi ses braves compagnons
Qui savent tout ce qui se passe,
En voyant la sueur défriser ses cheveux,
L'applaudissent avec des larmes dans les yeux.

Quel moment pour Abel quand l'étoile au ciel brille
Et dit aux ouvriers :
« Rentrez dans vos foyers ! »
Au chantier, lui, se déshabille ;

En un clin d'œil il a remis
Veste et casquette de commis ;
Et pour mieux tromper son vieux père,
Tout le soir, en famille, il parle du bureau
Et de son percepteur, et, gai comme un oiseau,
Répond par un sourire au regard de sa mère.

« Enfin, » dit-il un soir, « demain, c'est vendredi !
» Et tu pourras sortir, le médecin l'a dit ».

Le lendemain matin le malade se lève.
Pour la première fois, sa vie est comme un rêve,
Il se prend à l'aimer : « Femme », dit-il soudain
En se penchant à la fenêtre,
« Je vais jusqu'au chantier ; je veux, dès ce matin,
» Remercier l'ami qui me gagne mon pain.
» Il me tarde de le connaître ! »
Et le voilà qui part, d'un pas ragaillardi.

Il approche. Mais quoi ? Pas un homme à l'ouvrage ?
Pourtant la vieille tour n'a pas sonné midi...
Juste ciel ! quelle foule est sous l'échafaudage !
D'instinct, le manœuvre a frémi
De voir ces travailleurs entassés pêle-mêle :
« Qu'y a-t-il ? » — « Un manœuvre est tombé de l'échelle. »

— « Un manœuvre ? Ah ! Qui sait ? Peut-être mon ami ! »
Il court. La foule émue en le voyant s'agite :
« Arrêtez ce vieillard ! » Mais lui, courant plus vite,
S'est ouvert un chemin. Pauvre homme ! sort cruel !
L'ami qui t'a sauvé, c'est ton fils, ton Abel !
C'est lui, ce corps brisé qui saigne sur le sable...

Le vieillard hors de lui, crie et se tord les bras.
Pour sauver le blessé, la foule est secourable,
Mais il n'est plus pour lui de remède ici-bas.
Pourtant, il se ranime et murmure avec peine :
« Maître ! il me faut partir sans finir ma semaine...
» J'ai fait ce que j'ai pu. Vous, soyez généreux !
» Par pitié pour ma pauvre mère,
» Pour un jour de perdu ne chassez pas mon père ! »

Le vieillard qui l'entend pousse des cris affreux,
Il appelle son fils... Abel ouvre les yeux,
Et, saisissant la main que son père lui donne,
Il meurt en exhalant ce simple mot : « Pardonne ! »

Au chantier on garda sa place au pauvre Hilaire,
Même d'argent on la doubla ;

Trop tard !... à quelques jours de là
Le chagrin ferma sa paupière,
Et le vieillard à cheveux gris
Descendit, sous la même pierre,
Dormir à côté de son fils.

Les deux Jumeaux

LES DEUX JUMEAUX

(1804)

PROLOGUE

Il faisait nuit dans la masure.
La feuille en gémissant, tombait dans le bois noir.
Au bruit doux et subtil du léger dévidoir
Qui nous berçait de son murmure,
Une vieille, au front soucieux,
Me chanta d'une voix tremblante
Une chanson d'amour si triste, si dolente,
Qu'elle me fit monter des larmes dans les yeux.
C'est un vieux souvenir d'enfance
Que je m'en vais vous raconter.
Le jour fuit, chacun fait silence :
Viens, Muse, nous allons chanter !

I

Dans la vallée ombreuse, hospitalière,
Sous un chaume couvert de lierre,
Qu'abritaient d'antiques ormeaux,
Sur les genoux d'une mère chérie,
Au libre vent de la prairie,
Ont grandi deux frères jumeaux.

Ils ont toujours, comme au temps du jeune âge,
Même taille et même visage,
Et même flamme dans les yeux.
Ils sont pareils, comme sont deux étoiles,
Deux boutons d'or, deux blanches voiles
Naviguant sous l'azur des cieux.

Au plaisir, au travail, partout, ils font la paire.
Dans les chagrins de Paul, son frère est de moitié ;
Ce que l'un veut, l'autre l'espère ;
Ils vont d'un pas égal dans la même carrière,
Et leurs cœurs sont unis d'une telle amitié,
Que l'on prétend qu'au jour de leur naissance, l'âme,
Préparée au ciel pour l'un d'eux,

Partagea sa divine flamme
Pour les animer tous les deux.
Comme ils sont beaux ainsi ! Que leur mère en est fière !
Ils sont toujours vêtus de la même manière ;
D'un mot, ils se ressemblent tant,
Que, lorsqu'on en voit un traverser la clairière,
On ne peut distinguer celui-ci de son frère ;
Chacun s'y prend, hormis la mère...

— Quelqu'un les distingue pourtant !

Oui, quelqu'un : la jolie et craintive Angeline
Sent un soupir d'amour soulever sa poitrine,
Lorsque, sous sa fenêtre, André passe en chantant...
A l'époque où fleurit le pâle chrysanthème,
Un soir qu'ils étaient seuls, sous le grand peuplier,
Ils se dirent un mot, — à d'autres familier,
Mais qui, pour eux, était un mot sacré : « Je t'aime ! »
Ce mot, aucun des deux ne devait l'oublier.
Ainsi leurs deux cœurs se comprirent,
Et si profondément s'éprirent,
Que jamais sous le ciel on ne vit d'amoureux
Plus heureux.

Un amour partagé n'est jamais un mystère.
Le bonheur est trop grand pour qu'on puisse le taire !

André n'a rien dit; son aîné
A cependant tout deviné.
A partir de ce jour cessa leur ressemblance.
André cause et sourit, Paul garde le silence.
André rayonne de bonheur,
Paul s'enferme dans sa douleur.

Ah ! c'est que Paul aussi, tout au fond de son âme,
Nourrissait pour Angèle une secrète flamme !
Avant de demander sa main,
Paul attendait, cachant avec soin sa tendresse,
D'être libre du sort, pour qu'aucune tristesse
Ne vînt assombrir son hymen...
Adieu, rêves d'amour ! Adieu, vision chère !
Car, s'il a le cœur pris, son âme est noble et fière !
Un mot pourrait briser le bonheur de son frère :
« Plutôt la mort ! » dit Paul, qui n'en brûle que plus.
Il s'enrôle, il veut fuir, ne plus revoir Angèle...
Mais la fièvre le prend, il faiblit, il chancelle,
Il s'alite et sourit à la mort qui l'appelle ;
Le mal grandit, grandit, les soins sont superflus.
— Dans l'immense forêt, comme on voit, sous la hache
Du bûcheron courbé qui frappe sans relâche,
L'arbre plier, gémir et tomber sur le sol...
Ainsi fait Paul !

La mère est à genoux ; sa prière incessante
Fait reculer la mort, qui revient plus pressante.
Paul cache sa douleur. Son frère, à son chevet,
N'a pas deviné son secret.
Il se meurt ; mais qu'a-t-il ? La fièvre le domine.
C'est le délire ! Il parle... il appelle Angeline !...
La mère et le fils ont compris.

Dans le regard d'André luit une flamme étrange ;
Il sourit, — on dirait le sourire d'un ange :
« Ma mère, calme tes esprits,
» Crois-moi ; je te rendrai ton fils ! »
Il sort ; au bout d'une heure, il revient auprès d'elle,
En amenant la pastourelle,
Les yeux rougis, le front baissé.
Un orage d'amour sur eux deux a passé ;
Et leur dernière larme est à peine tarie.

Penché sur le mourant, d'une voix attendrie,
André lui dit : « Guéris ! Angeline t'en prie.
« Elle souffre de ta douleur ;
» Touche sa main, vois son sourire :
» Elle t'aime de tout son cœur !
» Sûre de ton amour et n'osant rien t'en dire,
» C'est à moi que de son bonheur
» Elle parlait comme une sœur ! »

Paul entr'ouvre les yeux. Plus pâle que l'ivoire,
Angèle lui sourit et lui laisse tout croire.
Mais, si la douleur compte aux yeux de l'Éternel,
Par cette suprême victoire,
Elle gagna sa part du ciel !

Un amour sans espoir est un amour mortel.
Mais, quand renaît au cœur l'immortelle espérance,
L'amour dont il mourait l'attache à l'existence.
L'y cramponne... et Paul se guérit,
Depuis que l'amour lui sourit.

Un mois s'est écoulé. Plein d'une ardeur guerrière,
André ne parle plus que soldats et drapeaux.
Il dit : « Ma mère,
» Et toi, mon frère,
» Pourquoi vous attendrir ? Les lauriers de la guerre
Sont pour moi les plus beaux ! »

Un mois après, quand l'autel s'illumine,
Il conduit Paul, fiancé d'Angeline,
Comme garçon d'honneur...
Le lendemain, soldat, et le sac sur l'épaule,
Il part, le désespoir au cœur.

Il marche, seul, courbé sur son bâton de saule,
En murmurant, pauvre martyr :
« Mon Dieu, qu'il m'a fallu de force pour mentir !
» Comme elle a supplié, pleuré, l'infortunée !
» Jusqu'au pied de l'autel, c'est moi qui l'ai traînée :
» — Si tu m'aimais encor, me ferais-tu souffrir ?... » —
« Sans la désabuser il faut que je m'en aille !
» Angeline... ma sœur !... Oh ! vite, la mitraille !
» Je n'ai plus qu'à mourir ! »

II

Napoléon premier, que la gloire environne,
Surpasse les exploits des plus fameux héros.
Il fait plier les rois et jette leur couronne
En pâture à ses généraux.

Dans la garde de Bonaparte,
Faut-il qu'un des grenadiers parte
En avant, l'étendard en main ?
Un soldat saisit la bannière,
Vole et fait mordre la poussière
A ceux qui barrent son chemin.
Faut-il prendre une batterie ?
Un soldat s'offre à la tuerie,
Il est jeune, mais sa furie
Le rend fort contre les plus forts.
Est-ce folie ? est-ce courage ?
Il prend un drapeau, dans sa rage,
Le plante au milieu de l'orage,
Et lui fait un rempart de morts !

Ce héros que l'armée admire,
Et qui ne rit jamais, quand s'endort le canon,
Vous avez deviné son nom :
C'est André, qui, dans son délire,
Cherchant partout la mort, ne trouve que l'honneur.

Un soir, le vieux major en faisant sa tournée,
Dit : « Compagnons ! demain, c'est la grande journée ! »
André l'apprit avec bonheur.
Souffrant encor de sa blessure,
André, comptant trouver une mort prompte et sûre
Dans le combat qu'on va livrer,
Se traîna hors du camp. La nuit était très pure.
Il regarda le ciel et se prit à pleurer...

« Étoile fidèle,
» Étoile d'Angèle,
» Vivante étincelle
» Du bleu firmament,
» Tu vas la voir, dans un moment,
» Rêver à ton éclat charmant,
» Sur le banc que je fis pour elle.
» Va ! parle-lui d'André, sous le grand peuplier !
» Dis-lui que dans l'exil son cœur n'a pu le suivre,
» Qu'il ne peut l'oublier pour vivre,
» Qu'il va mourir pour l'oublier !

» Mais, si sa passion éteinte
» Oubliait nos serments passés,
» Quand tu me verras, flamme sainte,
» Dormir avec les trépassés,
» Étoile fidèle,
» Étoile d'Angèle,
» Vivante étincelle
» Du bleu firmament,
» Que ton éclat serait charmant,
» Si chaque jour, incessamment,
» Tu redisais, tout bas, près d'elle :
» Te souvient-il d'André, sous le grand peuplier ?
» Il t'aima. Dans l'exil son cœur ne put le suivre,
» Il ne put t'oublier pour vivre,
» Mais il mourut pour t'oublier ! »

— Revenons maintenant au pied de la colline.
Là, tout est triste et ténèbreux ;
Car le malheur d'André, le malheur d'Angeline,
N'ont pas rendu Paul plus heureux.
C'est que le dévoûment dont leur âme est éprise
Veut que leur cœur soit fort autant que généreux :
Ou qu'il dompte l'amour, ou que l'amour le brise.
Et l'amour les a faits tous quatre malheureux.

Depuis le départ de son amoureux,
Chaque jour plus pâle et plus abattue,
Angèle se meurt, son chagrin la tue.
La mère sait tout, et pleure sur eux.
Paul triste, inquiet, de rien ne se doute;
Il n'a pas compris. — Or, un soir, pensif,
Comme il promenait dans l'épais massif,
Trois vieux bûcherons passaient sur la route.
Ils parlent de lui ! Paul s'arrête, écoute...
Ils parlent d'Angèle, ils parlent d'André...
Paul a tout appris ! Il est atterré.

Soudain, dans son regard brille une flamme étrange;
Il sourit, — on dirait le sourire d'un ange :
« Sans que mon cœur, épris d'amour, le devinât,
» Ainsi j'allais commettre un double assassinat !
» De mon aveuglement héroïques victimes,
» O martyrs de l'amour, que vous êtes sublimes !...
» Mais va, pour réparer le mal que je t'ai fait,
» Dussé-je franchir des abîmes,
» André ! de ton jumeau tu seras satisfait ! »
Il dit. Et, sur-le-champ, il retourne au village;
A sa femme, à sa mère, annonce un court voyage,
Et part, en leur laissant son âme en deux baisers.
Il marche et jour et nuit. Dans son âme alarmée,
Les remords ne sont apaisés
Que lorsqu'au bord du Tibre il a rejoint l'armée.

C'est la veille du grand combat.
André, blessé d'un coup de lance,
Devra rester à l'ambulance.
Paul dépouille un cadavre et s'habille en soldat.
Au revers des fossés il s'assied en silence,
Et, sentant un frisson dans son âme courir,
Il implore, avant le supplice,
Le courage du sacrifice,
Et la force d'aimer, d'aimer jusqu'à mourir !

Enfin le jour a lui, le jour de la bataille.
Les deux camps ne font qu'un seul camp.
Au bruit du fer, de la mitraille,
Tout est à feu, tout est à sang.
Ciel ! voilà qu'un soldat s'élance hors du rang !
Il fond sur l'ennemi ; dans l'ardeur qui l'inspire,
De ses compagnons d'arme il dédaigne l'appui ;
Mais, en portant la mort, on voit qu'il la désire...
On crie : « André ! » — Ce n'est pas lui !

Seul dans sa tente, André regarde vers la plaine.
Le bruit de la mêlée a fait bouillir sa veine.
Et, contre l'ordre qui l'enchaîne,
Depuis une heure il se débat.
Il supplie, il menace, il demande ses armes,
Il pleure ; ses gardiens sont fléchis par ses larmes :

Il est libre, il est au combat.
Trop tard ! Déjà nos batteries
Écrasent l'ennemi, qui fuit épouvanté.
Son sang inonde nos prairies :
Le nôtre coule aussi, car, en ces boucheries,
Le triomphe est cher acheté !

Au milieu des blessés, des cris, de la fumée,
André, fou de douleur, s'élance éperdûment.
Il voit son bataillon qui fait halte un moment,
Il y court ; mais déjà les cadets de l'armée
Croient voir un revenant surgir du sein des morts.
André, qui ne connaît, ni crainte, ni remords,
Se trouble, rien qu'à voir la frayeur qui les glace...
Lors, un vieux grenadier, d'un geste, lui fait voir
Un autre André, blessé, qui se meurt sur la place !
André le reconnaît, saute sur lui, l'embrasse :
« Mon frère ! qu'as-tu fait ! » — « Comme toi, mon devoir !
» Je n'ai pas voulu te devoir
» Un bonheur que, sans le savoir,
» J'allais acheter de ta vie !
» Frère, à ton tour, guéris ! Angeline t'en prie !
» Angeline n'est plus ta sœur,
» Demain, tu verras son sourire,
» Elle t'aime de tout son cœur !
» Jamais, douce victime, elle n'osa le dire,
» J'ai lu son amour dans ses yeux !...

» Tu me comprends ? Je veux que ma mort nous délivre
» Tous les trois... Va ! retourne ! et recommence à vivre
» Ton rêve interrompu... » Puis il reprit plus bas :
» Deux veuves t'attendent là-bas ! »

— Un mois après, André revoyait sa vallée.
Angeline pleura ; puis... ils furent heureux.
Mais la mère resta toujours inconsolée :
Angèle en aimait un, la mère en aimait deux !

Marthe la Folle

MARTHE LA FOLLE*

(1798)

INTRODUCTION

L'an dernier, chaque soir, à l'heure enchanteresse
Où je puis, évoquant les jours de ma jeunesse,
M'enfuir avec la Muse au fond du bois rêveur,
Que de fois j'ai cru voir flotter, blanche vapeur,
Avec des clartés d'auréole,
Le spectre de la pauvre folle
Qui trente ans, dans Agen, vécut de charité,
Et que nous tourmentions, au sortir de l'école,
Riant de sa folie et de sa pauvreté.

Et, rappelant sa grâce et sa beauté flétrie,
Son regard plein de rêverie,
Sa peur quand battait le tambour,
Je me dis qu'autrefois elle avait eu son heure,

* Née à Laffitte vers 1778, Marthe mourut à Agen en 1834.

Et que son cœur, chaste demeure,
Avait été brisé par quelque grand amour.
Et j'envoyai ma Muse à travers la contrée,
De ses malheurs anciens demander le récit.
J'avais deviné juste ! Elle revint navrée,
Car l'histoire de Marthe est triste ; la voici :

I

Près des bords que le Lot, sans bruit, à chaque instant
Baise et caresse en clapotant
Avec son onde transparente,
A l'ombre des ormeaux, se cache, indifférente,
Une chaumière. Et là, par un jour de printemps,
A l'heure où dans Tonneins la jeunesse guerrière
Attendait que le sort choisît les combattants,
Une fille rêvait ; puis faisait sa prière,
Puis ouvrait sa fenêtre et se penchait pour voir,
S'asseyait, se levait et revenait s'asseoir.
On eût dit qu'avec peine elle restait en place,
Que le sol lui brûlait les pieds, qu'elle était lasse
De se sentir au cœur un inquiet espoir.
— Pourtant elle était belle, elle avait tout pour plaire,
Ayant, ce qu'ici-bas ensemble on ne voit guère :
Taille fine, corps droit, peau blanche, noirs cheveux,
Et l'œil bleu, bleu des cieux.
Et de plus, l'air si fin que, fille de la plaine,
Paysanne, elle avait une grâce de reine.
Elle le savait bien ! Tout auprès de son lit
Pendait un miroir bien poli...
Mais aujourd'hui Marthe l'oublie.

Pour la feuille qui tombe ou pour l'oiseau qui fuit,
Son cœur, plein de terreurs, s'émeut ; son front se plie,
Elle écoute, pâlit, tressaille au moindre bruit....

Ah ! quelqu'un vient d'entrer. C'est Anne, sa voisine.
On voit bien vite qu'elle aussi
Dans son âme d'enfant cache un amer souci.
Mais bientôt après l'on devine
Qu'en son cœur le mal glisse et ne prend pas racine.
Marthe bondit vers elle : « Approche vite ici,
» Tu me parais toute contente.
» Qu'as-tu, pour rassurer notre cruelle attente ?
» Parle, est-il délivré ? — Moi ! mais je n'en sais rien,
» A midi nous le verrons bien !
» Tu trembles comme un jonc ; il fait peur, ton visage ;
» Dis-moi, si Jacque part, en penses-tu mourir ?
» — Je ne sais pas... » — « Mourir ? Bah ! quel enfantillage !
» J'aime Joseph ; s'il part, certes, je vais souffrir
» Et pleurer ! Mais, d'un cœur fidèle,
» Je pourrai bien sans lui voir mûrir la moisson !
» Jamais garçon mourut-il pour sa belle ?
» Non, non ! le proverbe a raison :
» *Le plus puni dans l'affaire*
» *Est celui qu'on porte en terre.*
» Sois donc calme ; veux-tu, pour chasser ton chagrin,
» Tirer les cartes ? Ce matin

» Tout est sorti pour moi : le valet et la dame.
» Tous deux vont reparaître et rassurer ton âme.
» Allons, tiens ! Pour te consoler
» La carte heureuse va parler ».

Et le jeune furet fait asseoir son amie.
Son visage riant devient mystérieux ;
D'un geste prompt et gracieux
Elle sort de sa poche un paquet, le déplie,
Et les cartes déjà s'ordonnent dans sa main.
Quand le cœur souffre, il est crédule.
Marthe se laisse aller, et sa crainte recule
Devant l'espoir léger qui miroite soudain.
Pourtant, l'aimante et la frivole
Ont toutes deux si peur de ce jeu décisif,
Que de leurs cœurs émus s'envole
Ce refrain antique et naïf :

« A la voix triste qui t'appelle,
» Valet de trèfle, sois fidèle ;
» Dame de cœur, présage heureux,
» Soyez propice aux amoureux ! »
.....

Mais déjà sur la route un bruit de chansons folles,
D'abord vague et flottant dans l'air,

Se mêle au son vibrant et clair
Du fifre, ami des farandoles.
Le tambour bat ; ce sont bien eux,
Les heureux que le sort libère,
Et que le démon de la guerre
Par pitié laisse avec les vieux.

Ils entrent au village en colonnes pressées.
Tous t'ont mis au chapeau, chiffre libérateur !
Et déjà les mamans, autour d'eux empressées,
Pleurent de joie ou de douleur...
— Quel moment pour les fiancées !
Le bruit vient, les chansons approchent, cadencées
Par le rythme des pas. Pour finir son tourment,
Marthe vers la fenêtre a couru la première.
D'une main frémissante elle écarte le lierre,
Regarde, pousse un cri, puis retombe en arrière,
Pâle, froide, sans mouvement.

Elle a dit vrai, la bonne carte :
Anne aperçoit Joseph !... mais Jacque, où donc est-il ?
Ah ! pauvre Marthe,
Il faut qu'il parte !
Le sort l'a désigné pour porter le fusil.

Deux semaines après, l'église hospitalière
Accueillait Anne au bras de Joseph radieux.
Et l'écho de la fête emplissait la chaumière
Où Jacque auprès de Marthe achevait ses adieux.
Ne voulant pas pleurer devant sa fiancée,
Jacque, le cœur serré comme dans un étau,
Repoussait doucement la pauvre délaissée
Qui s'accrochait, pleurante, aux pans de son manteau :
« Marthe, il me faut partir... prends courage, ma mie,
» Etre soldat n'est pas mourir !
» Sans famille, je n'ai que toi seule à chérir ;
» Je t'aime. Si j'échappe à la balle ennemie,
» Ma vie est à tes pieds ! et quand je reviendrai,
» Comme un bouquet d'amour je te l'apporterai ».

II

Le voici le mois de mai,
Comme il plaît
Quand il renaît !

De lilas il se couronne,
De plaisir il s'environne.

Le voici le mois de mai,
Comme il plaît
Quand il renaît !

.....

Et partout l'on n'entend que des chansons joyeuses,
Et partout l'on ne voit que danseurs et danseuses
S'ébattre au rythme du haubois.
Tout vit, tout fleurit, tout murmure,
C'est l'ivresse de la nature,
Les nids gazouillent dans les bois !

Seule, dans son logis, pleure une douce voix :
« O vous, légères hirondelles,

» Que l'été ramène à vos nids,
» Chantez, volez à tire-d'ailes.
» Couples heureux qu'on n'a pas désunis !
» Vous, hôtes de mon toit, revenez près du faîte,
» Dans la niche qu'il vous a faite.
» Revenez vous blottir, oiseaux qu'il aimait tant !...
» Les voilà tout près de mon banc ;
» Leur cou porte encor le ruban
» Que Jacque leur a mis, l'an dernier, pour ma fête,
» Alors que dans nos mains elles venaient encor
» Becqueter les moucherons d'or.
» Que voulez-vous de moi ? Quel désir vous ramène ?
» Qui venez-vous chercher à l'ombre des ormeaux ?...
» Vos petits cris plaintifs ont deviné mes peines,
» Jacque est parti, pauvres oiseaux !
» Privé des tendres soins dont il était prodigue,
» Mon amour se consume en un mortel ennui ;
» L'amitié de pleurs se fatigue,
» Pour soutenir mon cœur, je n'ai plus un appui.
» Mais vous qu'il aimait tant, restez, oiseaux fidèles,
» Restez, gentilles hirondelles,
» J'ai besoin de parler de lui !

» Elles approchent et paraissent
» Avoir compris le bien que leur retour me fait.
» Elles vont, enlaçant leur vol, et se caressent.
» Caressez-vous longtemps, votre bonheur me plaît !

» Je les aime ; elles sont fidèles,
» Elles sont comme lui ; fidèle, oh ! Jacque l'est,
» Mais nul ne tire aux hirondelles,
» Et les hommes se tuent entre eux !
» Pourquoi n'écrit-il plus ? pressentiment affreux,
» J'ai toujours peur qu'on dise : il est mort ! Cette crainte
» M'aura-t-elle coûté des pleurs !
» Oh ! délivrez-m'en, Vierge sainte,
» La fièvre du tombeau me brûle... je me meurs...
» Et cependant, Mère adorée,
» S'il vit, je voudrais vivre aussi !
» Mais où donc êtes-vous ? pourquoi me fuir ainsi ?
» Ah ! je me plains trop fort et ma voix vous effraie ;
» Revenez, j'attendrai pour gémir qu'il soit nuit.
» Voyez quel gai soleil à ma fenêtre luit,
» Oiseaux aimés de Jacque, oh ! restez-moi fidèles,
» Restez, gentilles hirondelles,
» J'ai besoin de parler de lui ! »

Et chaque jour ainsi se plaignait l'orpheline.
Son oncle, un bon vieillard qui l'a prise au berceau,
En vain veut consoler le chagrin qui la mine ;
Sous le poids de son mal, Marthe fléchit, décline,
A peine si sa main peut tenir le fuseau.
Et le monde, léger, toujours prêt à médire,
Ne croyant pas à son martyre,
Riait tout bas de son chagrin.

Cependant, quand l'automne vint,
Quand à la messe on vit un cierge
Brûler pour la mourante à l'autel de la Vierge,
Et quand le prêtre eut dit avec un long soupir :
« La mort plane au chevet d'une jeune souffrante ;
» Bonnes âmes, priez pour Marthe agonisante ! »
Chacun baissa la tête en proie au repentir,
Et du cœur les Pater sortaient baignés de larmes.

— Elle ne mourra pas. Assez, assez d'alarmes,
Que la mort comble son tombeau !
Son oncle, à son chevet inclinant son front chauve,
Vient de lui dire un mot, et ce seul mot la sauve.
Elle ne mourra pas. Comme en un renouveau,
Dans son corps alangui court la sève nouvelle,
Rend la rose à la joue, au regard l'étincelle,
Aux lèvres le rire argentin.
« Ma fille, tout est prêt », lui dit l'oncle un matin ;
» — Travaillons ! travaillons ! » répond-elle enchantée.
Enfin, qui le croira ? Marthe, ressuscitée,
Vit pour un autre amour, pour l'âpre amour du gain.
De l'argent, de l'argent ! l'argent seul la tourmente.
Or, le travail en donne à toute main vaillante :
Vaillante donc sera sa main.

Devant l'arceau qu'on achalande,
Quelle est donc la belle marchande
Qui fait passer tout le hameau
Sous son arceau ?
C'est Marthe, aussi chacun la vante ;
Toujours bonne, aimable, attirante,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Les acheteurs ravis se pressent pour la voir ;
Aujourd'hui vingt, demain quarante,
Et l'argent s'entasse à monceau
Sous son arceau.

Un an se passe ainsi. Marthe, heureuse, travaille.
Elle sait que Jacque est vivant.
Mais, toujours aux aguets, son cœur frémit souvent
Quand vient le bruit d'une bataille...
Puis il reprend courage et chasse son tourment,
Quand on ne parle pas d'un certain régiment.

Son oncle un jour lui dit, au fond de sa chambrette :
« Pour combler tes désirs, fillette,
» Il faut mille pistoles ? Vois !
» Ton tiroir est déjà presque rempli ; je crois
» Que l'argent de mon pré fera la somme entière.
» Nous n'aurons pas besoin de vendre la chaumière.
» Mais calme ton ardeur et songe à te nourrir !
» Attends encor six mois, vois-tu, le bonheur coûte :

» N'as-tu pas déjà fait les trois quarts de la route ?
» Un peu de patience ! Avant que de mourir
» Je verrai ton bonheur, j'espère. »
Il se trompait, le pauvre vieux !
A quinze jours de là, la mort ferma ses yeux,
Et Marthe allait porter des fleurs au cimetière.

Quand reparut le mois de mai,
Marthe dit en pleurant : « La force m'abandonne ;
» Ombre d'un oncle qui m'aimait,
» Je ne puis attendre, pardonne !
» Notre curé me le permet... »
Et quand se rouvrit sa fenêtre
Le village étonné vit bien
Que meubles et boutique avaient changé de maître :
Marthe avait vendu tout son bien !
Oui tout, hormis sa croix dorée
Et l'habillement rose à petits bouquets bleus
Dont Jacque aimait la voir parée.
Elle voulait de l'or, elle en a ; mais, grands dieux,
Si jeune, que veut-elle en faire ?
Ce qu'elle en fera ? Pauvre enfant,
En y songeant, mon cœur se serre !

— Elle sort. Quelle grâce et quel air triomphant !
Souriante et de deuil voilée,

Elle semble en quittant sa petite maison,
L'Ange de la douleur prenant son envolée
Vers un rayon d'espoir qui tremble à l'horizon.
Moins prompt est le zéphyr. Son petit pied mignon
Effleure le chemin sans y laisser d'empreinte.
Elle court ; elle arrive à la demeure sainte
Où le prêtre, un vieillard à l'aspect grave et doux,
L'accueille avec un bon sourire.

« Monsieur l'abbé, » lui dit Marthe à genoux,
» Maintenant vous pouvez écrire.
» J'ai ramassé l'argent. Tout est là, bien compté.
» De vous seul désormais dépend sa liberté.
» Tenez ! Voilà le prix ; rachetez-le, bon père !
» Mais ne lui dites-pas qui le sauve ; j'espère
» Que sans que l'on me nomme il devinera bien.
» Quant au reste, ne craignez rien.
» J'ai vendu mon chalet, mais non pas mon aiguille !
» Puisqu'elle a su fournir à moi, la pauvre fille,
» De quoi gagner ma vie et désarmer la loi,
» Pitié, monsieur l'abbé, pitié, rendez-le moi ! »

III

J'aime le prêtre de campagne.
Il n'a pas, comme ceux qui prêchent en haut lieu,
Pour faire croire au diable ou seulement à Dieu,
Besoin de s'élever sur la sainte montagne
Et d'épuiser sa force à prouver, livre ouvert,
Le paradis comme l'enfer.
Autour de lui, tout croit, tout prie.
Non qu'en dévotion les pâtres soient confits,
Mais, quand un prêtre aux champs lève le crucifix,
Le diable a perdu sa partie.
La foi revient, et le péché
Encore en herbe est arraché.
Oh, le prêtre des champs ! J'aime sa vie austère.
Il voit tout de son presbytère ;
Sa cloche chasse au loin la grêle et le tonnerre,
Sa voix console le chagrin ;
Son regard suit chaque fidèle ;
Lorsqu'un pécheur le fuit, il le cherche, il l'appelle,
Et, parlant à son cœur rebelle,
Il le ramène au droit chemin.
Son nom vole, béni, dans toute la paroisse ;

Des plus grandes douleurs on le dit médecin.
Voilà pourquoi, dans son angoisse,
Marthe va lui conter sa peine et son dessein.

Mais, au fond de son presbytère,
Le bon vieux prêtre aurait mieux su
D'un péché ténébreux démêler le mystère
Que découvrir au loin, sur la terre étrangère,
La trace d'un soldat qui passe inaperçu.
D'autant qu'en ces grands jours, à travers le vieux monde,
Ainsi qu'une patrouille accomplissant sa ronde,
Au bruit des tambours, des clairons,
Six cent mille Français promenaient leurs canons
De capitale en capitale,
S'arrêtant un moment pour repartir encor,
Et tressant, pour marquer leur marche triomphale,
Les lauriers de brumaire à ceux de messidor !

L'un a vu Jacque en Prusse, un autre en Allemagne ;
L'an dernier, il est vrai, l'oncle écrivit souvent,
Mais, depuis, notre armée a fait triple campagne,
Et Jacque a, paraît-il, changé de régiment.
Nul ne sait rien de lui, car Jacque — chose amère ! —
Comme une pauvre fleur née entre deux pavés,
Grandit à l'hôpital, où les enfants trouvés
Vivent de la pitié qui leur tient lieu de mère.

Puis, dans un long regret son cœur se consuma.
Son cœur, fait pour aimer, pleurait la mère absente...
Il passa par Lafitte, il vit Marthe, il l'aima.
Sans la guerre, c'est là qu'il eût fixé sa tente.

Cela dit, revenons. Laissons le vieux curé,
Au milieu des soucis que sa bonté lui coûte,
Rédiger son papier timbré,
Le relire et le mettre en route.

— Voyez-vous, au fond du hameau,
Cette maison pauvre et petite,
En ruine ? C'est là que l'orpheline habite.
Quel changement ! Hier des meubles, un trousseau,
Et de l'or tout plein son armoire...
Aujourd'hui, rien que son fuseau
Et sa sainte Vierge d'ivoire.
Mais, comme il fait de tours, son vieux rouet de bois !
Ah ! ne la plaignons pas de fatiguer ses doigts.
Riche, elle soupirait ; pauvre, elle est radieuse !
Jacque, son bien-aimé, par sa main racheté,
Lui devra tout, la vie avec la liberté.
Qui viendrait désormais la dire malheureuse
Ou de sa solitude ou de sa pauvreté ?
Quand on a le plus beau des rêves,
Quand toute la vie en est un,

Les plus longues heures sont brèves
Et s'envolent comme un parfum.

Qu'importe la laideur de sa triste mansarde ?
Marthe ne la voit pas, car son âme regarde
L'avenir dont son cœur sent déjà l'avant-goût.
Aussi, des fleurs, sur elle, autour d'elle, partout !
Elle travaille et chante, et toute la semaine,
Sa corbeille à ses pieds d'écheveaux toute pleine,
Elle file, au rouet, et file à perdre haleine,
Et son rêve enchanté tresse autant d'heureux jours
Que son fuseau léger prend de flocons de laine,
Que sa bobine fait de tours !

Cependant tout cela s'est redit dans la plaine.
Déjà le pays d'alentour
Pour elle s'est épris d'amour.
Le soir, ce ne sont plus que tendres sérénades ;
Le matin, que fraîches aubades ;
Le parfum des lilas sur son seuil effeuillés,
Lui parle du bonheur des jeunes mariés.
Les filles, oubliant qu'elle fut leur rivale,
Préparent à l'envi sa fête nuptiale ;
C'est à qui lui fera le plus joli présent.
Les garçons, qui voudraient être aimés de la sorte,
Lui chantent des chansons sur son bonheur naissant.

Et Marthe, souriante, apparaît sur sa porte,
Aspire les chansons, puis, seule en son réduit,
Dans son rêve
Les achève,
Et s'en berce encor la nuit.

Un dimanche matin, le prêtre tant aimé,
Entre chez elle après la messe.
Son front de joie est allumé.
Sa main tient un papier, une lettre, et la presse,
Tremblante de bonheur autant que de vieillesse.
« Ma fille, lui dit-il, le ciel te veut du bien,
» Il m'a servi ; je l'ai trouvé : Jacque revient !
» Dimanche il sera là. Mais, malgré sa tendresse,
» Il n'a rien deviné. D'après sa lettre, il croit
» Que sa mère est vivante et s'est fait reconnaître,
» Qu'elle est riche et le sauve. Ah, laisse-le paraître !
» Quand il saura ce qu'il te doit,
» Jacque, j'en ai la confiance,
» T'aimera plus que tout ! plus que tout, après Dieu.
» Marthe, il va se lever ton jour de récompense.
» Prépares-y ton cœur ! Pour moi, mon dernier vœu
» C'est que votre rencontre en ma présence ait lieu.
» Je tiens à voir ta joie et sa reconnaissance ;
» Et je veux devant tous qu'il apprenne de moi
» Son bonheur d'être aimé d'un ange tel que toi ! »

On dit que les élus, au paradis, entendent
Des concerts éthérés qui ravissent les sens.
Marthe, à ces simples mots qui dans son cœur descendent,
Crut entendre dans l'air ces célestes accents.

Enfin, les huit longs jours ont passé. Tout rayonne
Sous un brillant soleil d'été.
Comme une ruche qui bourdonne,
Le bourg a pris un air de fête inusité...

Midi sonne. Aussitôt, quittant la table sainte,
Le vieux prêtre paraît. Marthe est à son côté.
Sa vive émotion sur son visage est peinte.
Timide et rougissante et toute à son bonheur,
Elle écoute la voix qui chante dans son cœur
Pendant que les amis empressés autour d'elle
Lui font vers la grand' route une escorte fidèle.
Le cortège grossit, prend des airs de grandeur,
Comme si le pays attendait son seigneur.
La foule s'amasse et s'amasse,
Du vieux garde champêtre à l'écolier gamin,
Pas un n'a pu rester en place,
Et le village entier s'entasse
Sous les arbres du grand chemin.

Rien au seuil, rien au fond de la longue avenue
Qui déroule au soleil son clair ruban d'argent.

Tout à coup un point noir apparaît... il remue...
Deux hommes... deux soldats... Jacque, c'est le plus grand.
Qu'il est bien, qu'il est beau sous l'habit militaire !
Il approche ; qui donc l'accompagne en ces lieux ?
On dirait... oui, c'est bien une femme, étrangère,
Et belle et gracieuse et mise en cantinière...
Une femme avec Jacque ! où va-t-elle, grands dieux !
Marthe est pâle comme une morte ;
Le prêtre et les gens de l'escorte
N'osant pas se parler, s'interrogent des yeux.
Ils arrivent enfin, tout joyeux, hors d'haleine...
— Mais qu'est-ce maintenant ? Jacque a l'air tout en peine ;
Il a vu Marthe, il tremble, il s'arrête, confus...
Le prêtre alors, n'y tenant plus :
« Jacque, quelle est donc cette femme ? »
Le soldat balbutie et dit, la mort dans l'âme,
« C'est la mienne, Monsieur, je... je suis marié ! »
Un cri déchire l'air. Le vieux prêtre effrayé
Se tourne vers la délaissée :
« Du courage ! Ici bas, ma fille, il faut souffrir... »
On l'entoure, on a peur qu'elle n'aille en mourir :
Mais Marthe n'est point angoisée,
On ne voit dans ses yeux point de larmes courir.
Il paraît qu'elle s'en console,
Car, fixant sur l'époux un regard apaisé,
Elle rit, rit comme une folle...
— Hélas ! depuis ce jour où son cœur fut brisé,

Rien ne put le guérir, son rire d'insensée ! —
En apprenant la trahison,
Marthe, la douce fiancée,
Venait de perdre la raison !

Quand Jacque eut tout appris, il quitta la contrée.
L'âme de remords labourée,
Il revint à l'armée et se refit soldat.
Dans l'étourdissement farouche du combat,
Il implora la mort : le ciel fut sans clémence,
Et le laissa vivant. Alors, dans sa démence,
On dit que, pour laver son opprobre sans nom,
Il boucha de son corps la gueule d'un canon.
— Un fait, hélas ! trop vrai, c'est que, comme une épave
Que le flot sur le bord apporte on ne sait d'où,
Marthe un jour dans Agen apparut, douce et grave,
Et belle en ses haillons et n'ayant plus un sou.
Pendant près de trente ans, pauvre fille, on l'a vue
A notre charité tendre souvent la main.
Quand elle passait dans la rue
On disait : « Marthe sort, elle doit avoir faim ! »
Son histoire était inconnue,
Et cependant, chacun l'avait en amitié.
Seulement les enfants, qui de rien n'ont pitié,
Les gamins, que les pleurs font rire,
Lui criaient : « Un soldat ! » Et la pauvre martyre
Tressaillant à ce mot, fuyait, pleine d'émoi.

Vous savez maintenant d'où lui vint cet effroi.
Et moi, qui si souvent ai ri de Marthe ; moi,
Qui connais aujourd'hui l'histoire saisissante,
Je voudrais me jeter aux pieds de l'Innocente
Et baiser ses haillons et les mouiller de pleurs...

Ne trouvant qu'un tombeau, je le couvre de fleurs.

TABLE DES MATIÈRES

Mandadis..... 5
Préface..... 7
L'aveugle de Castel-Culier..... 13
Françonnette..... 17
La semaine d'un fils... 101
Les deux jumeaux..... 115
Marthe la folle..... 131

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE A. COUESLANT, IMPRIMEUR A CAHORS
LE
XXX JUILLET MDCCCXCVIII